

SOMMAIRE :

***Nouvelles :**

Michelle Lessuisse « A vif »

Pénélope Labruyère « désolation »

Nico harby « la terre endormie »

Sophie Goasguen « Trahisons de cœur »

***Poèmes :**

Isobel d'Aerys « vampire »

Michel Berthelin « En notre tourment »

Morgane Laugery « l'ange noir »

Nymphe dark « Morte née »

Perceval « Macabre Farandole »

Raokhshna « la buée de mes pleurs »
« haikus »
« ma peur »
« A L'amant de toujours »

Russalka « la papesse »
« le bateleur »
« le poète »

***Dossier David Lynch : Analyse Cinématographique
réalisée par Hugues Perrin***

Editorial

Reflet de notre Ombre...

Et voici venu janvier 2007 et la première bougie (noire s'il vous plaît) à souffler pour Reflets d'Ombre qui a vu le jour sur la toile en tant que webzine au commencement...de l'année passée ! Quatre numéros plus tard et douze mois encore les maux de nos auteurs et l'ombre de leurs états d'âme qui illustrent leurs textes se reflètent toujours sur la toile. Certains nous souhaiteront « *pour longtemps encore j'espère, bonne et heureuse année aussi et la santé surtout, oui surtout la santé !* » A cet élan passionné, cet état des choses, ces tas d'envies empathiques (« l'argent, le travail, l'amour et la santé ! » « oui, surtout la santé... »), à ce besoin irraisonné et irraisonnable de fin et de nouveau départ, je répondrai par la négative.

« Non, non ! » M'exclamerai-je « Que nenni, que nenni ! » J'insiste.

Ces négations trouvent leur origine dans la dualité de mes pensées. Humanistes et altruistes pour les unes. Tandis que pour les autres elles revêtent plutôt un caractère nombriliste, égocentrique, narcissique. A vous de choisir. « *Etat critique de ma raison ?* » A cette critique de mon état irraisonné je répondrai : « Pourquoi pas ? Après tout nous nous regardons bien le reflet de notre ombre ! »

Donc, non. Oui, « non » ! Pour trop longtemps, je n'ose l'espérer. Car Reflets d'Ombre se nourrissant des tourments de nos auteurs, pourquoi ne pas leur offrir ou du moins leur souhaiter, l'état salvateur de la sérénité, en ce début d'année (c'est étrange comme il faut à chaque fois un début, une excuse pour pouvoir recommencer les choses, repartir sur de bonnes bases, comme si ce tas d'envies ne pourrait pas se décréter – et pourquoi pas se réaliser – à n'importe quel moment de notre existence ou bien de l'année ?).

La sérénité, donc. Comme me l'a souhaitée si généreusement mon ami et poète Etienne PARIZE. Evoquant l'« *intranquillité* » des états des femmes et des hommes. Invoquant pour se faire le poète Portugais Fernando PESSOA qui doutait toujours de la réalité du monde.

Alors plutôt que la longévité de leurs tourments – Reflets d'Ombre en étant le symptôme – souhaitons la sérénité des âmes à toutes et tous même si cela entache leur créativité et de surcroît la création. Même si cela amènerait notre webzine au *Casse Pipe*.

Vous vous posez encore des questions sur *l'état de mes pauvres pensées* ? Toutes ces lignes vous semblent paradoxales ?

Paradoxe, paradoxe... Comme on y revient (souvenez-vous de mon premier édito, il y a de cela une année écoulée...). Désolé, « *On ne se refait pas ma bonne dame* » comme dirait l'autre. Oui, « ma bonne Dame » ! Dame Philosophie comme l'interpellerait Alexandre JOLLIEN.

Je m'égare, je m'égare car reste la seconde origine de cet insensé souhait. La voici, relatée ci-dessous :

Tout ce qui ne dure pas devient de ce simple fait, rare. Et acquière un état précieux non négligeable dans un monde de surproduction voué à la surconsommation effrénée des choses qui ne manquent jamais tellement elles sont produites et reproduites encore et encore. Un monde où de bien-croyants vont jusqu'à nous vanter l'éternité. L'éternité de nos âmes ! Cette éternité se trouve tellement enviable, si importante et soi-disant si précieuse que le bien véritable de l'existence (qui lui ne fait aucun doute sur euh... son existence) en est réduit à l'inutilité ! La vie !

Déjà périssable à la sortie de l'*origine du monde*, la vie est broyée, méprisée, éliminée sans vergogne, pour une existence spirituelle, une âme éternelle, dont l'existence, elle-même, n'en a jamais démontré euh... l'existence ! Cette vie qui, étrangement, toujours pour ces bien-croyants, ne dois jamais – Ô grand JAMAIS – être avortée, car précieuse, dans le ventre de la femme. Artiste de la première heure, créatrice hors-norme au talent tant décrié (ce qui prouve bien, entre-nous, la légitimité de ce talent). Martyrisée, infériorisée et décrédibilisée par ceux là-même qui commandent nos existences – donc existantes – pour mieux recommander l'indiscernable – et invérifiable – éternité de nos âmes.

Ais-je dévié ou sommes-nous encore dans le paradoxe de ces états de femmes et d'hommes ?

Peut-être dévions-nous ou y revenons-nous vraiment parce que simplement nous contemplons le reflet de notre ombre ?

Donc, pas de souhait de longévité. Et pas d'éternité en vue... Peut-être même pas de numéro 50 de Reflets d'Ombre et de spécial 200.années d'existence.

Alors, est-ce l'anniversaire d'un webzine déjà condamné ou plutôt que j'ose condamner ? Désolé si je choque mais cette vision de l'état des choses me plaît bien... C'est une parabole magiquement sombre vers la Vie. Une allégorie à l'existence et à ses troubles. Allusions à ses maux. Sous-entendant sa finalité. La Finalité. La bien-nommée : Dame Mort !

En évoquant la Faucheuse, j'en reviens au précieux et à mon sens, à l'essentiel. A cette rareté mis en exergue par le couperet de la Dame d'Ombre auquel nul n'échappe. Impossible à l'ignorer. Difficile de ne pas y venir un jour ou l'autre. Et surtout de ne pas y penser. De penser à celles et ceux qui ne sont plus. A celles et ceux qui nous quitterons. Et à la notre aussi tout aussi certaine.

Avoir conscience de cette finalité est là le signe d'une liberté. La liberté, aucune femme et aucun homme ne peut prétendre la posséder dès la naissance. Mille chemins nous y amènent. La pensée est une de ces directions. Cette pensée, qui nous fait contempler le nombril de notre reflet tout en étant conscient du monde alentour, de cette Mort qui attend dans l'ombre. Une direction qui nous conduit vers Baruch de SPINOZA. Aux dires de ce philosophe, « L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort et sa sagesse est une méditation non de la mort mais de la vie », je ne rajouterai que : « et la femme libre ».

Soyons convaincu de cette sagesse. De cette méditation de la vie. Pour que naisse cette sérénité en chacune et chacun et nous amène, comme l'est intimement convaincu Etienne PARIZE vers un monde moins « intranquille ». Plus tranquille.

Soyons en convaincu comme lui. Et sans compromis car « l'homme [à cette « morale anarchiste » de Kropotkine j'ajouterai là aussi « et la femme »] n'en veut pas qui lui permette de dormir tranquille en attendant que cela change de soi-même. »

Michaël MOSLONKA

Les Nouvelles

Michelle Lesuisse « A vif »

Elle rentre. Après une journée de travail. Elle est donc un peu fatiguée. Mais elle est toujours un peu fatiguée. Elle a l'habitude. Sa vie est comme ça. Sa vie ? Elle ne sait plus trop. Peu importe, elle ne va pas si mal.

Et puis on la dit intelligente, jolie. Admettons, pense-t-elle, un peu sceptique.

Elle ne l'a pas vu. Elle l'entend simplement. Une voix grave mais douce, une diction soignée... Sa voiture est en panne, il voudrait téléphoner. Etonnant qu'elle ne l'ait pas vu arriver : un arbre ! pas loin du mètre quatre-vingt-dix probablement, massif, un long manteau noir, des cheveux foncés, jetés vers l'arrière. Et sa bouche, tellement régulière, comme dessinée. Une bouche dont on a envie de suivre du doigt le contour, comme ça, simplement. Longtemps.

Etrange, son écriture... elle l'observe pendant qu'il note le téléphone d'un garagiste, une écriture vieillotte, presque des pleins et des déliés. On n'a plus l'habitude ! Elle sourit.

Le dépanneur arrivera vite mais il faut attendre un peu. Elle lui offre un verre. Elle dans le canapé, lui dans un fauteuil, en face. Ils sont embarrassés, ne savent trop quoi dire. Alors ils se taisent de longs moments puis échangent quelques banalités, se taisent encore. Mais c'est curieux, elle ne se sent pas mal à l'aise. Par moment elle surprend son regard posé sur elle, de ces regards qu'on dit magnétiques. Elle rit intérieurement : la voilà bien avec ses clichés !

Elle est déçue d'entendre la sonnette. Il se lève, la remercie, si, vraiment, vous avez été très aimable... Et il s'en va.

*

Le lendemain, comme la veille, il a fait chaud. Ça devrait être un soulagement, ce vent léger, rafraîchissant. Mais non : elle attend. elle l'attend. Sur la terrasse, mal installée. En regardant sa montre toutes les cinq minutes. Redoutant le moment où il ne sera plus possible qu'il apparaisse.

Déjà presque 21 heures. L'angoisse qui noue les entrailles. Ça fait mal.

Un toussotement, une silhouette, un bouquet de fleurs... pour la remercier. Il les lui tend, un peu intimidé.

– Mais il ne fallait pas...

Alors ils font un peu connaissance. Tranquillement. Quelques pas dans l'allée puis dans la rue. Il fait doux. La vie est belle.

*

Deux jours passent. Il l'appelle comme promis. Toujours cette voix douce, sensuelle, qui la fait flotter. Quel bonheur !

Et c'est le week-end. Il l'a invitée chez lui. Il est venu la chercher et l'a emmenée en voiture. Ils arrivent non loin de Paris. Il faut d'abord traverser un immense parc. Puis devant elle, une vieille maison, grande, imposante. Ce doit être ce qu'on appelle un manoir.

C'est une maison sombre, mystérieuse, envoûtante. Elle s'y sent bien puisqu'il est là. Elle n'y resterait pas seule pourtant. Enfin peut-être pas, disons.

Et puis tout va très vite.

*

Elle n'a jamais éprouvé quelque chose de semblable. Ce côté fusionnel, c'est étrange, fort, tout à fait inconnu...

Il lui dit :

– Je pourrais passer ma vie à t'embrasser.

Elle lui répond :

– Moi aussi.

Et c'est vrai, ce n'est pas une image, une politesse, un compliment. Il pourrait littéralement passer sa vie à l'embrasser. L'impression que rien d'autre ne serait nécessaire.

La serrer dans ses bras aussi. A en étouffer, à en avoir mal, la serrer, je me donne à toi, accepte-moi, prends-moi pour toujours. Injonctions inutiles, c'est évident. C'est tellement curieux, nouveau, cette évidence.

*

Pourtant le lundi matin il faut partir.

Chacun de son côté.

– Au revoir la Belle.

Il s'enfuit presque.

Elle ne comprend pas, c'était si fort.

*

Impossible de se concentrer sur son travail.

Il se sentait tellement heureux.

Elle dormait, sereine, épanouie. Mais ce baiser qu'il a déposé dans son cou. Et puis, brusquement la bouche qui s'ouvre, l'envie d'embrasser plus fort, il suce, il aspire, la mord presque. Elle se réveille, le regarde, un peu étonnée, souriante pourtant. Il se détache d'elle, se précipite hors du lit : il faut qu'il boive.

Il n'a rien trouvé pour éteindre sa soif. Il n'a pas pu se coucher à nouveau à côté d'elle. Il a attendu, ailleurs, loin, dans la pièce la plus éloignée de la chambre. Il tremblait.

Et là il ne tient pas en place. Pas la peine de continuer à faire semblant de travailler. Il sort. Toujours cette chaleur et surtout ce soleil. Etrange comme il le supporte mal ce matin. Il sent comme une brûlure. Pourtant d'habitude sa peau résiste bien.

Il continue malgré tout de marcher, comme ça au hasard dans les rues. Longtemps. Il ne sait pas comment il est rentré. Il ne sait pas ce qui s'est passé. Un moment il s'est réveillé,

brûlant, la tête prête à exploser, une impression de faiblesse, impossible de se lever. Il ignore combien de temps ça a duré.

*

Il l'appelle. Il entend sa voix . Elle est douce mais comme éteinte. Trois jours sans nouvelles, lui dit-elle. Il lui raconte la fièvre, quelque chose d'inexplicable. Il ne comprend pas. Il lui demande de le croire, lui jure qu'il l'aime, qu'il va venir. Mais pas tout de suite : il n'a pas la force. Elle comprend. Elle accepte.

Il peut se lever un peu mais il est faible. Il veut ouvrir les volets, aérer la chambre. La clarté lui brûle les yeux. La journée se passe donc comme cela, volets clos. Il est agacé par divers bruits. Son ouïe semble s'être étrangement développée.

*

La nuit venue il va un peu mieux. Il faut qu'il sorte : il a faim. Comme extérieur à lui-même, il s'entend commander une viande saignante. Il est à la fois dégoûté et étrangement attiré par ce met. Pourtant il doit bien admettre que ça lui fait du bien, il est mieux maintenant. Ses yeux ont cessé de picoter et même il a l'impression de voir avec une acuité totalement inhabituelle. Il aperçoit d'ailleurs un livre, probablement oublié par un consommateur, là, à l'opposé. Il se lève et s'en saisit. D'un geste presque brutal.

Anne Rice, *Entretien avec un vampire*.

Il dévore le roman. Son cerveau est plus rapide que ses doigts qui ne tournent pas suffisamment vite les pages.

Il rentre chez lui en titubant. S'effondre. Sanglote.

Pourquoi ce roman le bouleverse-t-il ?

Il est allongé, les yeux ouverts, le regard fixe. Peu à peu des bribes de son passé lui reviennent, l'enfance dont il ne lui reste que quelques vagues souvenirs. Un petit garçon, des parents aimants, un jardin. Un lapin retrouvé mort, une mort mystérieuse, le lapin vidé de son sang. Et tout de suite après l'hôpital. Oui il se souvient maintenant. Ses parents sont là, il entend le médecin, sa mère qui pleure, qui ne cesse de répéter que ce n'est pas possible, qu'on

se moque d'eux, que c'est une erreur. Et le regard qu'elle lui lance alors. Un regard d'amour et d'horreur mêlés. Le mouvement de recul quand il lui tend les bras.

*

C'est là que les transfusions avaient commencé. Une forme de leucémie. Incurable mais peut-être pourrait-il vivre tout de même encore longtemps, presque normalement. Il les avait cru. Et il avait vécu.

Maintenant il comprenait tout.

Il comprenait aussi que le traitement ne suffisait plus.

*

Le téléphone. Il sait que c'est elle. Il ne peut répondre. Il ne doit plus l'approcher. Plus jamais.

Elle ne cesse d'appeler. Il se bouche les oreilles. Il hurle. Puis il s'endort, épuisé.

Mais il est bientôt réveillé par ses pas, au loin. La porte s'ouvre, elle est devant lui. Pâle, diaphane même. Les cheveux défaits sur ses épaules à peine couvertes d'un vêtement qu'elle a enfilé à la hâte. Des traces de larmes. L'air tellement désemparée. Elle n'approche pas, reste immobile, comme désorientée. Il se retient de se lever, la prendre dans ses bras, lui dire les mots qu'il voudrait lui dire mais qui sont interdits maintenant. Il ne doit pas céder. Quoi qu'il lui en coûte.

– Va –t-en !

Sa voix a perdu toute douceur. Elle recule. Pourtant elle ne s'en va pas. elle reste là, hébétée. Les larmes coulent, des larmes qu'elle ne sent pas. Il se cache le visage, lui ordonne à nouveau de s'en aller. Il se dresse et la menace. Mais elle se précipite dans ses bras. Il cède. Il l'étreint. Un peu de chaleur lui revient. Il l'embrasse à l'étouffer, à la tuer.

Il doit lui parler.

*

Elle l'a écouté. Attentive, impassible.

Il lui dit :

– Maintenant pars.

Comme une somnambule, elle s'en va, abasourdie. Elle va rentrer chez elle. Rien de tout cela n'est arrivé, elle a rêvé, elle va se réveiller.

Deux somnifères et elle s'endort finalement.

*

Le lendemain elle se sent beaucoup mieux. Comment a-t-elle pu marcher ? Franchement c'est ridicule. Quel drôle de tour ! Elle va l'appeler et ils vont rire ensemble. Un goût douteux tout de même. Elle n'est pas vraiment sûre d'apprécier.

Elle n'arrive pas à le joindre.

*

Il s'est d'abord contenté de pis-aller. Mais ce temps passe vite. Il lui faut des proies humaines. Dans cet état il ne pense plus, il ressent seulement, il pousse des hurlements de bête sauvage. Il est une bête qui erre dans la nuit et ne se contrôle plus. Seul le sang humain l'apaise, provisoirement.

Il redevient alors lui-même et souffre de l'absence de celle qu'il aime. Une seule issue, fatale en un sens. Peut-il lui demander cela ? Supporterait-il de voir la femme qu'il aime devenir comme lui un être de violence et d'horreur ? Non. Il faut qu'il accepte ce qu'il est et qu'il vive seul à tout jamais.

*

Elle n'en peut plus. Elle va retourner au manoir. Elle veut savoir ce qu'il lui cache. Un autre femme, sans doute. Banal ! Mais cette histoire de vampire ... S'il était fou ? Oui ça ne peut être que ça. Elle sera forte. Elle ne s'imposera pas. Simplement elle veut comprendre.

Mais quand elle arrive chez lui, il est en train de sortir. Sans trop savoir pourquoi, elle se cache. Elle le regarde parcourir l'allée. Elle est d'abord frappée par sa pâleur. Plus il se rapproche, moins elle le reconnaît. L'expression de son visage... sa bouche soudain si cruelle, le regard dur, la détermination. Elle frissonne. Mais elle va le suivre. Il marche vite, elle peine un peu. Il se dirige vers les quais. Les ruelles sont désertes. Elle doit faire attention, il lui est de plus en plus difficile de se dissimuler.

*

Bien sûr il l'a vue. Sentie plutôt. Il sait qu'elle le suit. Après un moment de panique, il s'est dit qu'il valait mieux qu'elle sache qui il était vraiment. Alors il continue. Elle fuira. Ce sera mieux.

Il arrive sur les quais. Les prostituées l'interpellent. Il ralentit l'allure, semble faire son choix. Et en effet, il parle à l'une d'entre elles. Elle l'emmène.

*

Elle se sent sale tout à coup. Cet homme... elle a cru en lui !. Les larmes vont couler. Elle va rentrer, plus la peine maintenant. Pourtant elle regarde encore. Ils sont devant une porte, la jeune femme a sorti les clés. Mais il prend la main de la prostituée et l'entraîne. Elle résiste un peu, fait non de la tête. Elle rit et le suit finalement. Quel couple écoeurant ! Cette jupe trop courte, les bottes noires jusqu'à mi-cuisse. C'est abject !

Pourtant peu à peu le chagrin laisse place à une envie étrange. Elle ne veut plus fuir. Au contraire elle voudrait se joindre à eux. Elle va l'appeler. Non ce n'est pas possible. Elle résiste. Mais elle continue à les suivre. Au bord de l'épuisement.

*

Il l'emmène sous un pont. Il fait nuit noire. Elle a peine à les observer. Il faut qu'elle se rapproche. Elle le voit maintenant. Très vite il écarte les cheveux de la jeune femme. Pas la moindre douceur. Le cou est dégagé. Il l'embrasse longuement. Elle semble se laisser aller. Feint-elle le plaisir, comme elle doit en avoir l'habitude ? Le baiser est long, elle gémit,

abandonnée. Puis il la lâche brutalement. La prostituée s'affaisse sur le banc, inerte, le plaisir et l'étonnement dans les yeux pourtant.

*

Elle, elle est fascinée, incapable de la moindre réaction.

Il s'approche, la prend dans ses bras.

C'est à elle de choisir maintenant.

**

août 2005

Pénélope Labruyère « Désolation »

Je ne sais plus si je dois regarder derrière ou devant moi. Les nuages ont disparus sous l'horizon, l'air sent toujours l'orage. La pluie viendra plus tard laver toute cette fange.

De toute part, des ruines et des cendres. L'odeur de feu éteint sature l'air. Je me lève, ma tête me fait horriblement mal. Un peu de sang séché colle à mon front et tire ma peau. Je cherche du bout des doigts la blessure, à la base des cheveux, près de la tempe. Je mesure ma chance d'être en vie. Autour de moi tout n'est que silence et désolation. Il y a une autre odeur dans l'air mais j'ignore ce que c'est. Mes yeux me piquent et pleurent pour évacuer la poussière. Mes mains sont couvertes de coupures et de cloques. Tout mon corps est douloureux, j'ai du mal à marcher et manque de tomber plus d'une fois. Une explosion soudaine me fait sursauter, elle était loin de moi, au nord de la ville, mais je peux voir une colonne de fumée s'élever, dansante, vers le ciel.

Je hurle dans le vent pour savoir si quelqu'un vie encore près de moi. Seul le silence me répond. Je crie, soulève des débris de taule et de bois. Il n'y a rien. Plus rien, que moi et les souvenirs d'une ville. La tour Eiffel penche au niveau du deuxième étage, pliée. Montparnasse n'est plus qu'une carcasse de métal dont les vitres soufflées gisent en amas de verre pilé, à ses pieds. Devant moi, le Sacré Cœur a perdu son dôme, il n'en reste plus que la base. Tout Paris s'étend en ruines. Plus aucun immeuble n'est debout, les rues sont encombrées de morceaux d'édifices et de cadavres de voitures.

Mes vêtements sont en lambeaux et l'air est chaud. Je marche, à la recherche de survivants. Je ne sais même plus ce qui s'est passé. Qu'est-ce qui a transformé le cœur de la capitale en cratère ? Aussi loin que je puisse voir, il n'y a plus que des ruines et des ruines encore. Le décor me retourne le ventre et je m'effondre en larmes. Mes genoux frappent le sol et se couvrent de quelques égratignures supplémentaires. Ce n'est pas la douleur qui me fait pleurer, c'est la désolation des lieux. Je hurle encore et encore, à genoux en plein milieu du boulevard Rochechouart désert, dévasté. La ligne de métro aérien est couchée tout le long de la chaussée tel un serpent de fer terrassé. Je sèche mes larmes et me relève avec l'espoir fou de retrouver un survivant dans les décombres. Ma rage est telle que je remue chaque parcelle de terrain, chaque bloc de pierre, qu'il soit lourd ou léger, je ne sens plus mes muscles. Je crie jusqu'à en perdre la voix. Il n'y a plus âme qui vive dans tout Paris finis-je par me dire. Le soleil s'efface lui aussi derrière l'horizon. L'air sent la pluie. Un éclair illumine le cratère et le tonnerre déchire enfin le silence. Je ne suis pas sourde. Toute la journée j'ai erré dans la ville sans entendre le moindre bruit, la foudre vient réveiller mes tympan.

Je laisse la pluie me laver, je roule mes vêtements et les enfouis dans le coffre d'une voiture intacte. Je reste là, à moitié nue, en pleine rue, sous la pluie. Je ris. L'eau coule sur mon visage et mon corps, je l'aime tellement ce soir. Moi qui ai toujours détesté la pluie, aujourd'hui je l'aime, je la bois. Un éclair zèbre le ciel et le tonnerre m'assourdit une fois de plus. Pourtant je reste là, sous l'eau de l'orage à l'écouter. Je danse, je hurle encore avec le peu de voix qu'il me reste. Personne ne m'entend mais je m'en fous. Personne ne me voit et c'est tant mieux. Je vais devenir folle, seule dans cette ville. Il faudra que je parte. Je m'endors dans les décombres de la Gare du Nord.

Je m'enroule dans une couverture, allongée sur une couchette dans le reste d'un train de nuit. Soudain je perçois un bruit. C'est diffus, comme le froissement d'un tissu. Je me dresse sur les coudes. Je ferme les yeux, dans le noir, pour me concentrer sur le son qui me

parvient. Et je comprends. Je saute de la couchette pour voir si je ne rêve pas. Je cours sur le quai comme une folle. Au bout, la voie est à l'air libre, l'orage s'éloigne et la pluie a cessé de tomber. Tout autour de moi, je peux les voir et les sentir, ils sont là, il n'y a qu'eux qui ont survécus à l'explosion. Tout autour de moi, ils chantent, et je pleure de joie.

Des oiseaux, par milliers, volent dans la nuit.

Brie Comte Robert

04/03/2001

Nico Harby « La Terre Endormie »

" Sans qu'on sache vraiment

Ni pourquoi ni comment

Nos pas nous ramènent

Sur le chemin qui mène

A la terre endormie

Son marbre abîmé

Son arbre endolori

Sa branche brûlée

A la terre endormie... "

Gerard MANSET

Je ne sais plus très bien où j'allais. Je perdais sûrement mon temps – comme d'habitude – à flâner dans les rues sans réel but. Je regardais les gens passer, certains étaient heureux, d'autres angoissés, d'autres tristes, renfermés, enjoués, méditatifs, fatigués... J'ai toujours aimé ça, me balader et observer.

Certains prennent soin de leur apparence, d'autres sont négligés, d'autres encore prennent soin à avoir l'air négligé. Certains sont irrémédiablement laids, d'autres sont beaux sans le savoir...

Je me rince l'œil dès que je peux, il y a tant de phantasmes qui dorment dans les rues ! J'ai toujours préféré ça à la télévision, c'est plus diversifié, plus imprévisible, et parfois même interactif.

Ce jour-là c'était jour de marché, alors il y avait du monde. Je flânais sur le bord de la mêlée : au centre on ne voit rien. En tournant autour on est moins bousculé et il y a la place de contempler innocemment le peuple calme qui ne se sent pas oppressé, qui ne se sait pas observé.

C'est là que je l'ai croisée. Je me suis d'abord dit *Wow, quel canon cette fille !* puis je l'ai reconnue.

Camille.

Le choc a été terrible. Pour moi, Camille était morte. Rien ne me l'avait fait explicitement croire, mais c'était tout comme. Je l'avais rencontrée cinq ans auparavant. Nous nous étions aimés. Et du jour au lendemain, elle avait disparu.

Je ne lui connaissais aucun ami, aucune famille. Nous n'étions toujours qu'à deux. Alors j'ai dû me faire à l'idée qu'elle n'était plus là, sans pouvoir comprendre pourquoi. Lassée, honteuse, amoureuse d'un autre, morte, ou tout simplement enlevée par des petits hommes verts ? Y penser ne servait à rien, alors j'avais tenté de l'oublier, tout en espérant la revoir un jour.

Et après cinq ans, je l'ai revue, là, près du marché. Je l'ai croisée et elle ne m'a pas regardé. Elle est partie, perdue à nouveau.

C'était trop bête pour que je m'y résigne. Je fis donc demi-tour et partis à sa recherche. J'avais malheureusement mis beaucoup de temps à réagir. La foule de badauds était épaisse, les rues nombreuses. J'accélérais le pas en repensant à son visage.

Elle n'avait pas changé, d'après ce que j'avais pu apercevoir. Elle avait toujours ses yeux fins et sombres, comme des entailles malignes. Sa coiffure de nymphe, son sourire de statue... La veste !

La veste ! Avais-je rêvé ? La veste qu'elle portait, c'était la mienne, la noire, celle qu'on m'avait volée l'année dernière ! Comment pouvait-elle l'avoir ?

Mes pensées s'emballèrent pendant que je bousculais les passants, accélérant encore le pas sans vraiment savoir où j'allais. A cette vitesse j'aurais dû la rattraper. Avait-elle tourné au dernier croisement ? L'avais-je bêtement dépassée sans m'en rendre compte ?

Elle portait ma veste. Je fouillai ma mémoire pour m'en assurer. Peut-être avait-elle simplement une veste qui y ressemblait. Pourquoi aurait-elle eu la mienne ?

Et à sa main... Le porte-monnaie !

Je m'arrêtai, frappé de stupeur. Elle tenait, j'en étais sûr, le porte-monnaie que mon oncle m'avait offert pour mes douze ans. Avec des billets dedans, et je l'avais perdu. Je ne me suis jamais fait autant engueuler que ce jour-là.

Je repris ma poursuite aveugle. Il *fallait* que je la retrouve. Se pouvait-il qu'elle possédât tout ce que j'avais jamais perdu ? Cette idée m'aurait fait rire si elle n'avait pas eu l'air si réelle.

Tournant instinctivement dans une rue inconnue, je me suis retrouvé dans un cul-de-sac. C'était le genre d'impasse crasseuse qu'on voit dans tous les films et qui s'y transforme en piège. Mais pour moi c'était le centre du Labyrinthe.

Camille était là. Et elle portait bien ma veste.

« Tu es perdu ? », me dit-elle en souriant.

Entre deux grandes poubelles, il y avait une porte. Elle l'ouvrit et y entra, me laissant là, à nouveau abasourdi.

A quel jeu jouait-elle ? Je la suivis rapidement, déterminé à ne pas la perdre une énième fois.

Et je me suis retrouvé dehors.

C'était impossible, évidemment, puisque je venais de la rue. En me retournant je ne vis plus la porte. Ou plutôt si, je la vis, mais ça n'était plus qu'un dessin. Un porche grossièrement tracé à la craie sur un vieux mur décrépit, une façade abandonnée au milieu d'une cité obscure.

Sans trop savoir ni pourquoi ni comment, j'étais arrivé à la Terre Endormie.

Et Camille avait à nouveau disparu.

La ville où je me trouvais n'avait rien en commun avec celle que je venais de quitter. La première chose que je remarquai fut la présence des chats, plein de chats, partout, et gris, tous gris. Sur le rebord des fenêtres, contre les cheminées, dans les rues, absolument partout.

Les maisons étaient petites et sombres. Leurs cheminées fonctionnaient toutes, créant des milliers de colonnes de fumée. Car la ville était vaste, immense. Elle s'étendait à perte de vue, continuant à exister sur une montagne lointaine, au travers d'une forêt... C'était comme s'il avait plu des maisons.

Le soleil n'était pas visible tant les fumées dissimulaient le ciel, mais il réchauffait l'atmosphère de manière si douillette qu'on se serait cru au fond d'un lit en plein hiver. A moins que ça n'ait été tous les feux de cheminées qui créaient cette ambiance.

Les badauds me firent d'abord un drôle d'effet, mais je compris vite que, tout comme les chats, ils se ressemblaient tous. Leurs visages étaient communs, vulgaires, le genre de visages que l'on voit partout tous les jours.

J'aperçus soudainement une femme au milieu de tous ces hommes ordinaires.

C'était Camille.

« Où sommes-nous ?, lui demandai-je en m'approchant d'elle.

– A la Terre Endormie, cité-fumée de la surface du vide.

– La Surface du Vide ? Qu'est-ce que c'est ça ?! »

Elle rit doucement, puis se mit à réciter un poème étrange :

*« A la surface du vide
coule le sang du néant,
mêlant l'éther à la terre,
fondant l'homme en lui-même,
et créant les racines de l'esprit... »*

– Et ça veut dire quoi ?

« Je n'en ai pas la moindre idée, » me répondit-elle, « J'étais prisonnière de cet endroit, mais je ne le comprends pas entièrement. »

Elle me guida au travers des ruelles pendant qu'elle répondait à mes questions. Ses réponses restaient floues et mystérieuses, comme si elle n'était pas autorisée à me dire certaines choses, pas directement. Malgré ses énigmes, je compris que c'était son emprisonnement en ce lieu qui l'avait fait disparaître si soudainement et aussi longtemps.

Prisonnière d'une ville. L'idée aurait pu être étrange si la ville ne l'avait pas été plus qu'elle.

Lorsque nous arrivâmes devant la maison qui semblait être son but (et qui ressemblait pourtant à toutes les autres), elle me déclara que j'étais le seul à pouvoir mettre fin à sa captivité.

« Tout ce que tu as perdu se trouve ici, » me dit-elle, « et une seule chose pourra en sortir, la chose que tu auras choisie. »

– Tu es ici parce que je t'ai perdue, c'est bien cela ?

– Oui. Ainsi que la veste, l'argent, et d'autres choses dispersées dans cette cité.

– Alors je te choisis toi !

– Tu as la nuit pour réfléchir.

– A quoi bon ? J'aimais ma veste, cet argent me serait utile, mais toi ! Toi ! Le choix est absurde, je ne peux pas préférer une veste !

– La nuit porte conseil. Tu peux te reposer dans cette maison, ou parcourir la cité. Je reviendrai demain.

Et elle partit.

La nuit porte conseil. Il n'y avait plus personne dans les rues (à part les chats) mais le ciel semblait toujours aussi lumineux. *Etait-ce vraiment la nuit ?*

Je suis rentré dans la petite maison. Il n'y avait qu'une pièce, une chambre. Avec une grosse cheminée bien nourrie et un lit énorme plein de coussins et de couettes. Je m'y suis glissé alors que les questions se bouscuaient dans ma tête.

Etait-ce vraiment ici que venaient les choses que l'on perd ? On peut perdre des clefs, des papiers importants... Mais une femme ? Comment avais-je perdu Camille ? Qu'avais-je fait ? Et pourquoi devrais-je choisir quelque chose d'autre qu'elle ?

Le sommeil ne pouvait pas venir, pas avec autant de questions. Et je n'étais pas fatigué. Comment étais-je arrivé ici ? Pourquoi avais-je l'impression que la ville entière m'épiait ?

Je fus soudainement surpris par un chat qui me fixait au travers de la fenêtre. Comme tous les autres, il était gris, mais celui-là avait des rayures plus foncées, et il souriait.

« Fucking cat ! Go back to your bloody country ! »

Un habitant le chassa en baragouinant un anglais à l'accent tellement atroce que je doute que le chat ait compris quoi que ce soit. Il entra ensuite dans la maison. Son visage, tout aussi ordinaire que les autres, me rappelait vaguement quelque chose.

« Qui êtes vous ? » lui demandai-je.

– Le marchand de sable.

Il éclata de rire en voyant ma mine ahurie.

« Excuse mon humour », rectifia-t-il, « je suis Tvign Teps, maître-esclave de la terre endormie. Et je suis venu t'aider. »

– M'aider à dormir ?

– On ne dort pas dans la cité-fumée ! Ou plutôt, on dort tout le temps. Le sommeil n'a donc plus de sens. Peut-on tomber quand on est dans le vide ?

– Je dors ? Vraiment ? Dans ce cas, tout ceci n'est qu'un rêve ! Tout s'explique !

– Ah, ne sois pas ennuyeux. Les rêves sont sur l'autre rive, derrière les frontières.

Je pris une pause pour réfléchir. Je dormais sans rêver, mais j'étais conscient.

« Je ne comprends rien » conclus-je.

– Alors n’y pense pas. Les choses n’ont un sens que si tu leur en donnes un. Ne te fatigue pas à créer un monde logique.

Je méditais cette phrase lorsqu’il me sortit du lit et m’emmena à l’extérieur.

– Viens, allons là où la nuit peut vraiment porter conseil.

– Là où j’aurai enfin des explications ?

– Ne confonds pas sens et direction. Les habits du moine sans le moine ne sont que des habits.

– Si vous ne me parlez que par énigmes, je ne vais pas comprendre grand-chose.

Il s’arrêta, inspira un grand coup, et me regarda d’un air désolé.

« Je m’efforce d’être honnête et cohérent avec le monde. L’un de nos buts est la recherche, c’est pourquoi nous suivons la voie des Diseurs de Vérité. Mais si les sincérités de base sont lumineuses, seuls les paradoxes peuvent exprimer les grandes révélations. »

Puis il reprit sa marche.

« Pourquoi venez-vous me parler si vous savez que je ne pourrai pas vous comprendre ? »

– Je préfère ne pas prendre le risque d’être tranquille.

J’abandonnai là toute tentative de discussion sensée. Tout ici semblait être contre moi. Camille était mystérieuse, les chats m’épiaient, la cité était oppressante, et ce Tvign Teps m’embrouillait complètement.

« Nous y voilà : la Clef de Coïncidence. »

Il s’arrêta devant une fontaine étrange. Elle ressemblait globalement à un bassin en pierre comme on en trouve dans les vieux villages, mais elle était fermée par des volets en

bois renforcés par de grosses barres de cuivre, comme s'il s'agissait de la porte d'un cellier contenant un précieux vin.

Aux pieds de la fontaine, au milieu d'une touffe d'herbe jaunie, était planté un petit écriteau sur lequel on pouvait lire "Si Reine elle est, Roi tu seras."

Si Reine... A qui s'adressait cet écriteau ?

Feignant de ne pas l'avoir vu, Tvign Teps se pencha sur la fontaine, ouvrit les volets, et un arc-en-ciel en sortit en se déployant vers les nuages de fumée.

« Un arc-en-ciel !? Mais qu'est-ce que c'est que ce délire ? »

« C'est la sortie, » me dit-il, « tu es entré par un angle, tu dois sortir par une courbe. »

– Mais je ne peux pas partir ! Je dois sauver Camille, je dois la choisir.

– Ne sois pas stupide, tu as encore tant de choses à perdre.

– Arrêtez avec vos phrases piégées, je n'y comprends rien ! La seule chose que je sais c'est que je peux libérer Camille de cette ville sordide et que je ne partirai pas sans l'avoir fait !

Cette tirade m'avait épuisé. Il sembla accepter ma résignation, et il referma les volets pendant que l'arc-en-ciel se rétractait dans la fontaine.

« Tu n'as donc pas compris. »

– Compris quoi, bon sang ?

– Que cette ville, Camille, la fontaine, les chats, la chanson, nous deux, tout ça n'est qu'une parabole sexuelle.

– Comment ???

– Les symboles, Tvign Teps, les symboles !

– Mais pourquoi m’appelez-vous Tvign Teps ?

– Ah, il va nous falloir t’en apprendre des choses... Pour toi l’enfer doit être douillet car il a un sens qui ne t’échappe pas.

L’enfer ? Etais-je vraiment en Enfer ? Là où vont les choses que l’on perd. Non, ça ne tenait pas debout, rien ne tenait debout. Mon crâne était prêt à éclater.

J’ai laissé là le poseur d’énigmes, et je suis allé me coucher dans ma chambre-maison. Je ne sais pas très bien comment je l’ai retrouvée parmi toutes ces habitations semblables. Peut-être me suis-je trompé. Peut-être ne peut-on pas se perdre à la Terre Endormie. Peut-être était-il vraiment le marchand de sable, car je sombrai dans le sommeil aussitôt revenu dans mon lit.

A mon réveil, je vis Camille à la fenêtre. Elle entra, me sortit du lit, et m’amena à la fontaine. Dans les rues, des tas de Tvign Teps nous croisaient sans nous regarder. Cette cité n’était peut-être pas si différente des autres, après tout.

Au pied de la fontaine, l’écriteau mystérieux avait été piétiné.

« As-tu bien réfléchi ? »

– Oui Camille, c’est toi que j’ai choisie.

– As-tu bien regardé partout, pensé à tout ? Es-tu allé au lac humide ? Dans les jardins de givre ? C’est impressionnant tout ce que tu peux perdre. J’ai même vu ta virginité, une fois. Ne voudrais-tu point la retrouver ?

Je secouais la tête en souriant, et dis une dernière fois :

« Toi, c’est toi que je veux libérer d’ici. »

Elle répondit à mon sourire, ouvrit les volets de la fontaine et but de son eau. L’arc-en-ciel se développa comme il l’avait fait pendant la nuit (s’il s’agissait bien de la nuit.)

Puis Camille perdit lentement ses couleurs, comme un dessin qui reste trop longtemps au soleil. Cela devait faire partie du processus “normal” car elle ne s’en étonna pas. Moi non plus, d’ailleurs. Je m’étais déjà habitué à ce que les choses se passent bizarrement.

Après être devenue totalement grise, elle se figea, rigide comme une statue de glace.

Je me suis avancé, je l’ai touchée, et elle s’est envolée en tourbillons de poussière. Son corps froid et incolore s’est fragmenté et a suivi l’arc-en-ciel, montant vers les nuages, comme des cendres emportées par le vent, comme des pétales, comme des flocons, comme un rêve.

Elle est partie, me laissant ici, seul et perdu.

J’avais fait le mauvais choix.

merci à JC&Li et à Almariel

Sophie Goasguen « Trahisons de cœur »

Elle reposa le stylo sur le bureau, laissa sa tête partir en arrière et riva les yeux au plafond. Tout son poids reposait sur le dossier de son fauteuil, dont le rembourrage cabossé lui rappelait que le confort était un luxe depuis longtemps oublié. Néanmoins, elle était heureuse avec ce siège récupéré dans la Zone Est, dans un de ces immeubles qui abritait jadis toute la bureaucratie de la ville. Elle se redressa et attacha son regard à la surface plane et blanchâtre du mur de sa chambre. Une surface vierge de tout intérêt qui réclamait cependant toute son attention – enfin c’est ce qu’aurait pensé quelqu’un en la voyant à cet instant. En réalité, elle réfléchissait. D’ailleurs elle ne faisait plus que ça ces derniers temps. Réfléchir. Retourner toutes les solutions dans sa tête, aboutissant toujours au même résultat. Si la raison

ne lui avait pas fait faux bond, elle ne se serait pas trouvée dans cette situation, si près de l'heure fatidique.

En prenant son stylo et son journal, elle avait dans la tête de se confesser, consciente tout de même qu'elle allait commettre le plus irréparable des crimes. Et c'est avec les larmes aux yeux qu'elle décrivit la souffrance qui torturait son cœur. Elle avait écrit et encore écrit jusqu'à engourdir son poignet. Malheureusement, cette confession ne la satisfaisait pas et n'allégeait absolument pas sa conscience. Le sentiment de ne pas avoir clairement expliqué son geste la tourmentait, et brusquement, ses doigts se refermèrent sur le stylo pour le relâcher aussitôt. Une voix intérieure s'insurgeait et lui ordonnait de laisser telle quelle cette lettre adressée à ses semblables. Elle ne cachait pas qu'elle agissait au nom l'Amour, et qu'ils l'admettent ou non, son choix était fait. Définitif. Sans espoir de rétractation.

Son esprit était en ébullition, dans un état proche du délire fiévreux. Ses sentiments se pliaient aux lois infernales de cet amour apocalyptique qui faisait naître en elle des émotions contradictoires.

Espoir-désespoir.

Amour-haine.

Joie-tristesse.

Tous ces accès émotionnels se bouscuaient et maltraitaient aussi bien son cœur que sa raison. Elle se voyait déjà perdre la raison, et par moments, elle en oubliait même son identité. La Solémène d'antan n'existait plus que sous la forme physique. Quelqu'un d'autre avait surgi et prit possession de son cerveau, profitant de sa faiblesse sentimentale.

Solémène se doutait que ses actes à venir auraient de fâcheuses conséquences sur les Réfractaires, mais cela l'indifférait. Ce qui devait être fait...

Son obstination naturelle ne datait pas d'hier, et tout ce qu'elle désirait, elle l'obtenait.

À ce moment-là, elle s'était mis martel en tête de tout plaquer: les Réfractaires, la Cause... Bref, tout ce pour quoi elle avait lutté depuis si longtemps. Elle se disait qu'ils finiraient bien par accepter son choix. De toute façon, ils ne pourraient faire autrement ? Elle ne leur demanderait pas de la pardonner mais tout simplement de faire preuve d'indulgence à son égard. La trahison représentait certainement le plus abominable des crimes chez les Réfractaires, mais un tel acte était parfois justifié. L'Amour n'était justement pas un motif valable pour tout quitter. Si son plan échouait, elle serait probablement bannie à vie de l'armée et ne pourrait plus jamais prétendre défendre la Cause. Bien qu'angoissante, cette idée ne la traumatisait pas le moins du monde et c'est presque sereinement qu'elle se préparait à dévoiler au grand jour leur relation.

Jonas et elle.

Ils entretenaient secrètement, loin de l'intolérance de leurs semblables, un amour jugé immoral. Avoir des rapports sexuels avec un vampire représentait quelque chose de contre-nature. Seulement, son cœur fut plus fort que sa raison et elle s'était laissé séduire, emportée par des pulsions incontrôlables. Elle aimait un Chevalier de la Mort d'un mètre quatre-vingt-cinq, épais comme la lame d'un sabre et ténébreux comme si la plus indescriptible tourmente le violentait continuellement. En six mois et vingt-cinq jours, ils étaient arrivés à l'instant critique où tous les stratagèmes pour déjouer l'attention des autres sont épuisés. Ils avaient pris l'habitude de se rencontrer clandestinement dans un vieil hôtel sordide qui exhalait une suffocante odeur de soufre. Ses trois étages se dressaient minablement décrépits dans une rue du quartier neutre de la ville.

Faute de trouver mieux, Solémène accepta de faire l'amour dans ce cadre sordide se satisfaisant amplement dans les bras de son amant.

La chambre numéro sept. Deuxième étage.

Le patron de l'établissement, un homme très discret, leur avait attribué cette chambre sans rien leur demander comme s'il savait que les amoureux sont des gens qu'il ne faut jamais

perturber. Dès qu'ils franchissaient le seuil de l'hôtel, l'homme leur tendait la clé sans mot dire, esquissant simplement un sourire complice.

Munis du sésame, ils couraient presque dans les escaliers comme pressés d'assouvir leurs désirs.

Solémène secoua la tête, agacée de penser à son plaisir alors que la situation était plus que critique. Elle se demandait encore ce qu'elle avait pu faire pour mériter cette épreuve?

Pour Jonas, elle allait commettre un acte impensable pour un fidèle défenseur de la Cause comme elle. Pourtant sa décision était prise. Elle refusait son nouvel ordre de mission. Cette fois, Malcom demandait d'elle l'impossible. Mais elle ne lui en voulait pas puisqu'il ignorait pour elle et Jonas, en théorie... Prise de paranoïa, Solémène s'était monté la tête en spéculations douteuses et sûrement inexactes.

Un martèlement sourd contre la porte métallique de sa chambre résonna comme un gong appelant les convives à rejoindre la table – seulement pour elle, il annonçait l'épreuve. Machinalement, ses sourcils se froncèrent, sa bouche se pinça. La contrariété habillant son visage, Solémène espérait que l'intrus ne s'attarde pas et perde rapidement l'envie de frapper à la porte. Elle ne décolla pas les fesses du siège, et guetta le bruit des pas qui s'éloigne, mais cette attente n'était que pure perte. Il ou elle réitéra, ces derniers devenant plus insistants. Brusquement, elle entendit le couinement de la poignée et la porte bouger sur ses gonds grippés par le manque d'huile. Des pas s'approchèrent dans son dos. Ils appartenaient à un homme qu'elle connaissait très bien.

Arnold Bazans.

Lui seul possédait cette démarche lourde et bourrée d'assurance, digne du parfait soldat prêt à mourir pour la Cause. Lui aussi était Réfractaire, mais uniquement cela; ce qui les différenciait. Il importait peu à ce gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix et des poussières de

savoir qui il était, d'ailleurs il ne pensait pas beaucoup par lui-même. Seule la guerre, menée contre les Chevaliers de la Mort, comptait à ses yeux, et tel un fidèle toutou, il exécutait les ordres dictés par les supérieurs.

Ses pas cessèrent d'avancer. Solémène jugea à un mètre la distance qui les séparait, et malgré cette proximité, elle eut soudain conscience qu'une distance s'installait déjà entre eux. Connaissant Arnold sur le bout de doigts, Solémène n'avait nul besoin de se retourner pour voir ce visage à la rectangularité toute virile qui était orienté dans sa direction. Trop nerveux pour rester planté au milieu de la pièce, il bougeait constamment, piétinant le sol. Chez Arnold, l'impatience était un véritable défaut qui pouvait agacer ou amuser Solémène – tout dépendait de son état d'esprit. Cette fois-ci, elle eut envie de s'amuser et prit un malin plaisir à retarder l'instant où elle se lèverait et accompagnerait son ami. Faisant preuve d'une lenteur exaspérante, elle rangea soigneusement ses feuilles et son stylo dans le tiroir qu'elle referma à clé. Puis Solémène poussa encore plus loin en prenant le temps de jouer avec la clé avant de la poser bien en vue sur le bureau.

Tout à coup la voix tonitruante d'Arnold retentit :

« Merde, Solé! Qu'est-ce que tu fous? Tout le monde poireaute en bas. Ça fait bien un bon quart d'heure que t'aurais dû nous rejoindre. Si tu t'grouilles pas les miches, on arrivera jamais à temps. C'est à se demander si t'as pas viré de bord. »

Solémène se raidit, surprise que ces mots puissent sortir de la bouche d'Arnold, car il était loin d'appartenir à cette catégorie d'individus qui gardent avec une extraordinaire facilité un secret. Lui, il était du genre brut de pomme, à balancer tout ce qu'il pense sans savoir s'il va blesser ou non. S'il avait eu connaissance de la relation qu'elle entretenait avec Jonas, il ne serait pas gêné pour lui balancer sa façon de penser et lui aurait sans aucun doute tordu le cou, faisant ainsi abstraction de leur fidèle amitié.

Une amitié qui aurait été invraisemblable en d'autres circonstances.

Arnold et Solémène avaient regagné l'armée des Réfractaires la même année. Rapidement, ils éprouvèrent l'un pour l'autre de la sympathie qui au fil des ans s'était muée en une indéfectible amitié. Pourtant, tous deux étaient nés sous des étoiles très différentes, très éloignées socialement. Alors que Solémène naissait dans le quartier le plus huppé de la ville, Arnold vit le jour à Ok'City, la zone la plus douteuse et la plus malfamée. Soixante pour cents des habitants cohabitaient dans cet endroit où la devise était ARNARCHIE.

Après une enfance idyllique, Solémène rejoignit les Réfractaires et dut faire face à la dure réalité. Grâce à Arnold, l'enfant de la rue, le bagarreur de service, elle apprit à jouer des points, à user du langage populaire. Elle se transforma peu à peu en fille d'Ok'City, sans pour autant perdre ses bonnes manières qu'elle tentait désespérément d'inculquer à Arnold.

Les jours où ils se confiaient, Arnold concluait toujours de la sorte: « Tu vois, Solé, de nous deux, c'est moi qui ai eu le cul bordé de nouilles. Regarde un peu ! À Ok'City, j'ai vécu les émeutes hebdomadaires, les bastons quotidiennes et deux ou trois épidémies desquelles je suis sorti peut-être pas tout à fait indemne, mais sauf. Et tout ça m'a préparé à la Cause ».

Le pire dans tout ça, c'est qu'il n'avait pas tort.

Ok'City.

Elle s'étendait sur plusieurs kilomètres carrés, au sud de la ville. Ses dernières tours embrassaient la mer verdâtre et saumâtre, polluée par des décennies d'erreurs biologiques. Les usines chimiques avaient déversé, avant la 3ème guerre mondiale, leurs saloperies dans la mer, et dès lors, le monde ne fut plus pareil. Il y eut de nombreuses mutations au niveau de la faune et la flore ainsi que chez les humains. Des créatures hybrides naquirent, certaines ressemblaient étrangement à celles qui peuplaient les mythes de l'Antiquité et les légendes païennes. Parmi ces monstres, une espèce émergea, puissante, sanguinaire. On les appelle « les buveurs de sang chaud », « les chevaliers de la Mort » et plus communément « les vampires ». Ils forment une armée redoutable qui menace à tout instant d'anéantir l'espèce humaine pour l'éternité, afin que la Mort fasse de notre monde une terre de désolation pour ses démons. C'est pour défendre l'Humanité qu'une poignée d'hommes et de femmes s'est

regroupée, créant la Cause et son armée de Réfractaires. Depuis, des milliers d'humains ont rallié la Cause pour témoigner leur refus de tomber entre les griffes de la Mort.

À dix ans, Solémène fut réquisitionnée pour intégrer l'armée Réfractaire. S'ensuivirent quatre années d'entraînements intensifs et le jour de ses quatorze ans, on lui mit une arbalète entre les mains et une véritable cible sous les yeux. C'était un Chevalier de la Mort à la peau blême et aux canines aussi pointues que des aiguilles. Malgré son aspect menaçant, Solémène décela quelque chose chez son ennemi, comme une infime étincelle d'humanité dans le fond de son iris. C'est l'estomac noué qu'elle avait décoché une flèche argentée dans le cœur soi-disant mort de cette créature. L'expérience lui avait laissé un arrière-goût d'échec dans la bouche. Il lui avait fallu deux bons mois avant de repartir sur le terrain et tuer de nouveau.

La fin d'un vampire relevait du spectaculaire : un cri strident à vous rendre sourd pour l'existence entière, et un corps qui implose en un nuage de poussière grise et qui retombe en un petit tas sur le sol.

Après vingt années de combats, Solémène se sentait lasse, épuisait de planter des ennemis dont le nombre ne décroissait pas. Chaque exécution pinçait son cœur coupable, et c'est avec mépris qu'elle écoutait s'égosiller un Arnold heureux d'avoir zigouillé un ennemi.

« Une victoire volée à cette putain de Mort! » hurlait-il avec fierté et défi.

Mais sa rencontre avec Jonas fit augmenter ce mal-être. Pour se rassurer, son amant lui avait confié être rongé par la culpabilité. À chaque coup de canine dans la gorge d'une humaine, il songeait à elle et imaginait faire de même avec elle. La tourmente qui les gagnait les faisait discourir des heures durant et c'est après de virulents débats qu'ils en vinrent à la même conclusion. Bien qu'elle lutte pour la Vie, la Cause finit inévitablement par servir la Mort. En expédiant sur le front des hommes et des femmes, elle les condamne à une mort certaine, offrant ainsi à la Déesse des Ténèbres son dû. Même sans combattre, la Mort réussit toujours à rattraper les humains et à faire d'eux des esprits ou des créatures diaboliques. Cette réalité que la Cause cherche à éluder par des discours bien tournés avait fini par perturber Solémène. Jadis, les hommes acceptaient leur destin, celui d'une vie qui s'éteindrait un jour.

Une naissance pour une mort.

La vie pour la mort.

Le fil des trois Parques.

L'éternité que convoite la Cause n'est que chimère, utopie de fou qui force des milliers d'innocents à se sacrifier pour rien. Les années passent et elle exige toujours plus de sacrifices de la part des humains.

Cette dernière mission, Solémène se devait de la refuser, car accepter signifierait qu'elle ne possédait plus de morale. Pourrait-elle se regarder en face après avoir assassiné l'être aimé ? Le jour où Malcom lui avait donné le nom de sa cible, elle avait cru. Le sol devint brusquement meuble sous ses pieds et ses sentiments se noyèrent dans un océan d'incompréhension. Le plus bizarre dans tout ça, c'est qu'elle avait réussi à garder un calme olympien et ne pas dévoiler le triste spectacle de sa conscience endolorie et révoltée. Elle avait accepté l'ordre de mission avec fierté comme l'exigeaient nos supérieurs. Maintenant, l'heure fatidique se rapprochait.

« C'est quand tu veux » bougonna Arnold dans son dos.

– Vas-y toujours. Je te suis.

– Ouais ! Fais gober ça à d'autres que moi. Allez, ma vieille! Bouge-toi !

Il s'était rapproché et plaquait désormais ses deux grosses mains sur les épaules pour obliger Solémène à se lever. Finalement, elle quitta sa place et fit face à Arnold. Son regard était celui d'un ahuri qui comprend que quelque chose se trame sans pour autant dire quoi. Il fronçait ses sourcils blonds. Ses lèvres humides, légèrement entrouvertes laissèrent échapper un soupir.

« Y a un truc qui cloche chez toi, Solé. Chais pas quoi, mais ça t'perturbe grave. »

Solémène le fusilla des yeux et attrapa le col de sa chemise.

Déstabilisé, Arnold la dévisageait de ses yeux ronds.

« Est-ce que je me mêle de tes affaires ? »

Arnold détourna le regard, les joues en feu et fit volte-face. Avec une vélocité surprenante, il partit, la laissant en plan. Ce soudain accès de susceptibilité l'impressionna parce que de souvenir elle n'avait vu Arnold se mettre dans un tel état pour si peu.

Décidément, il se passe quelque chose d'anormal ou est-ce moi qui déforme la réalité ? Non, c'est impossible. Il n'y a pas plus lucide que moi. Je ne délire pas quand j'affirme qu'Arnold n'est pas tout à fait le même. Lui, le type le plus facile à déchiffrer, joue du mystère avec moi, son amie, celle à qui il a toujours tout confié. Je ne pige plus rien. De toute façon, y a-t-il véritablement quelque chose à comprendre ?

Elle écouta les pas d'Arnold qui descendait en courant et quitta ce qu'elle définissait comme un « refuge » pour emprunter le même chemin que son confrère. Elle mit un pas devant l'autre comme un robot, avançant parce que c'est programmé dans sa carte-mère. Elle se dégoûtait à l'idée de devoir jouer cette mascarade et aurait tant souhaité que tout prenne fin, là, maintenant. Une fin expéditive. Malheureusement, il lui faudrait aller jusqu'au bout.

Dans le hall de l'immeuble, dix autres Réfractaires occupaient l'attente à bichonner leur arbalète. Quand elle apparut en bas de l'escalier, tous les regards convergèrent vers elle, et Solémène put sentir un air d'exaspération flotter autour d'elle. Arnold parlait avec agitation avec Malcom dont l'œil brillait d'inquiétude. À la vue de Solémène, il abandonna rapidement la compagnie d'Arnold pour venir à sa rencontre. Il l'accueillit dans ses bras, mais cet élan d'amicalité n'exhalait pas la sincérité.

« Ah, Solémène ! Nous n'attendions plus que toi. Un instant, j'ai cru que tu te ferais porter absente. En plus, aux dires d'Arnold, tu ne sembles au mieux de ta forme. »

« Pour qui se prend-il ? Je vais très bien » pesta-t-elle en décochant un regard acéré à un Arnold tout penaud qui préférait éviter son regard en fixant ses pieds. « Comme tu peux le remarquer, je tiens une forme olympique et je suis même prête à passer à l'attaque. »

Elle jubilait d'avoir pu cracher cette tirade qu'elle avait si souvent répétée ces derniers jours afin d'être crédible aux yeux de Malcom. Et de toute évidence, cela eut un effet positif puisque son chef lui sourit avant de prendre congé d'elle et d'inspecter l'équipement de tous les membres de l'expédition. Laisée en tête-à-tête avec Arnold, Solémène espéra lui dire ses quatre vérités, mais il ne lui en donna pas l'occasion.

– Eh, Solé ! J'ai chargé ton arbalète et remplis ton étui à munitions.

– C'est sympas, fit-elle en regardant l'arbalète avec horreur.

« Maintenant que Solémène nous a rejoints, nous pouvons nous mettre en route » lança Malcom avec un enthousiasme qui faisait peur à voir. « La ramification dirigée par Jonas est loin d'être insignifiante. Comme vous ne l'ignorez pas, Jonas serait un des dix-sept généraux de la Mort, donc un élément vital que nous devons impérativement éliminer. En le tuant, cela devrait nous laisser un temps de répit pour nous retourner, car d'après nos sources, les autres généraux combattent sur d'autres continents en ce moment même. Nos supérieurs ont désigné Solémène pour détruire Jonas et dans sa mission, nous la soutiendrons et nous tacherons de couvrir ses arrières. Alors personne ne joue les têtes brûlées en lui piquant le rôle, me suis-je bien fais comprendre ? »

« Oui ! Chef ! » hurlèrent en cœur les membres de l'expédition.

– Et toi, Solémène, te sens-tu prête ?

« Oui ! » s'exclama-t-elle, simulant à la perfection un enthousiasme et une détermination qui la faisaient souffrir.

En réalité, elle n'était pas disposée à tuer. Tous sans exception la dévisageaient avec ce même regard qui débordait de confiance. Ils misaient tous sur elle et cette idée la rendait

malade car elle était devenue indigne de leur amitié. Bientôt elle allait couper les liens avec cette famille de substitution par amour et parce que la Foi l'avait, d'une certaine façon, quitté. L'arme entre ses mains pesait plus lourd qu'à l'accoutumée. Elle qui avait tant aimé manipuler cette arme que Arnold lui avait offerte pour ses quinze ans, elle détestait cordialement le symbole qu'elle représentait. Désormais, les nouvelles recrues se retrouvaient armées de pistolets hi-tech avec des munitions dites chimiques, mais ceux de sa génération avaient refusé à l'unanimité de se munir de ces armes. Malgré cette technologie, beaucoup de ces jeunes continuaient d'être fauchés par les Chevaliers de la Mort dès leur premier combat. Personne ne pouvait rien changer. De plus le combat s'était aggravé ces dernières années si bien qu'il fallut gonfler les rangs en enrôlant des gosses qu'on jetait en pâture aux ennemis sans prendre la peine de les préparer. Solémène avait retrouvé bon nombre de ces jeunes recrues, vidées de leur sang, la gorge charcutée par les canines des vampires. À chaque fois, son estomac avait menacé de recracher son dernier repas.

Paradoxalement, elle aimait un vampire.

Ils avaient quitté le QG dans un silence pesant, puis longé la rue, en prenant soin de ne pas trop s'exposer, même si se cacher ne servait pas à grand-chose. Il est de notoriété publique que les vampires voient la nuit, et trouver refuge dans les ténèbres correspond à jouer les cibles consentantes. Mais les Réfractaires craignaient en s'exposant dans les rais lumineux des lampadaires d'attirer à eux d'autres créatures, surnommées Grolès. Ce sont des bêtes féroces, privées de conscience et vivant avec une seule idée en tête: se nourrir. Alors que les vampires évoluent avec aisance dans la nuit, les Grolès cherchent toute forme de source lumineuse, car une fois prisonniers de l'obscurité, ils perdent la vue. Ainsi Solémène et les siens évitaient à tout prix les faisceaux des lampadaires pour ne pas terminer dans la gueule gigantesque de l'un d'eux.

Ils étaient arrivés au bout de la rue, quand le besoin de voir une dernière fois le bâtiment qui l'avait abrité pendant toutes ces années obligea Solémène à tourner la tête. Délabré, il résistait néanmoins à l'assaut du temps. Sa construction datait de l'époque néo-

indus et il faisait office de monument historique au milieu de cette armée de gratte-ciels qui tendaient vers le toit du monde leurs armatures de fers et leurs formes géométriques et sans âmes. Autrefois le Centre grouillait d'hommes et de femmes, pressés d'arrivés au bureau, mais toute cette effervescence avait cédé la place à la désolation. Victime des attaques chimiques, cette partie de la ville n'offrait plus aux humains l'air sain dont ils avaient besoin pour vivre. Ces derniers avaient préféré se réfugier sur les hauteurs, se doutant pertinemment que cela ne servirait pas vraiment si la Mort gagnait la guerre.

Quatre-vingt-dix ans s'étaient écoulés depuis le jour où la Mort sortit des tréfonds de la Terre pour exterminer l'Humanité et punir les humains pour leurs crimes. Redoutant d'être fauché par elle, ils étaient des millions à combattre, chaque jour, cette ennemie impitoyable. Connaîtraient-ils le jour où tous vivraient en harmonie, débarrassés de cette idée horrible que la Mort les emporterait tôt ou tard? Aucun ne pouvait affirmer cette utopie, et malgré cette absence de certitudes, ils continuaient avec acharnement la lutte. Cependant, depuis peu, le taux de désertion et de suicide sur le champ de bataille n'avait eu de cesse d'augmenter, ne faisant qu'accroître cette sensation de malaise qui s'insinuait dans les esprits les plus fragiles et les plus épuisés. Solémène se demandait si ces Réfractaires avaient éprouvé les mêmes sentiments, les mêmes doutes qu'elle avant de choisir le tribunal ou la mort pour accepter l'inexorable réalité, à savoir que l'éternité s'acquiert dès l'instant où la vie fait définitivement sa révérence.

Pour Solémène, le sacrifice qu'elle s'apprêter à faire se justifiait par un nom : Jonas.

Soudain, une brusque envie de sentir sous ses doigts la peau diaphane et gelée de son amant la saisit. D'ici peu, les crocs de Jonas se planteraient dans sa carotide et il aspirerait son sang. Elle sentirait le liquide gluant de la vie quitter son corps. Devenir un vampire, savourer l'éternité, ne plus lutter inutilement au nom de la Cause, voilà ce à quoi elle aspirait. Ces pensées apparaissaient peut-être comme crapuleuses, mais Solémène s'en fichait.

Le commando avançait toujours, se rapprochant à chaque pas de la mission.

Solémène avait rencontré Jonas, lors d'une soirée branchée dans une boîte de Luna Road. Cette rue appartenait au quartier neutre de la ville, là où existait une trêve entre les humains et les vampires. Chacun devait impérativement mettre de côté ses haines sans quoi il se faisait descendre par la milice locale. Assis, côte à côte au comptoir de la Fonderie, Solé sirotait une tequila et lui un Whisky. Ils échangèrent plusieurs regards avant de comprendre que leur rencontre irait bien plus loin qu'un simple échange de paroles conviviales, et qu'elle dépasserait les limites de l'acceptable. Le dernier coup d'œil l'avait définitivement conquise. Elle s'était laissé volontairement embrasser par le gris métallisé de ces iris dont l'étincelle acérée piqua à vif son cœur. Le charme n'eut aucun sal à opérer, et sous cette froideur typiquement vampirique, Solémène avait cru déceler un semblant d'humanité, comme si l'âme du Jonas habitait toujours son enveloppe corporelle. Etonnés, un peu gênés, chacun fit mine de jouer l'indifférence, seulement, ils continuèrent de se regarder dans le miroir qui habillait le mur, derrière le zinc. Solémène avait pris soin de dévisager cette beauté diabolique, dotée d'un visage long aux traits fins et séduisants comme ceux d'une fille. Sa bouche blême réclamait d'être réchauffée par des baisers et Solémène avait décidé de se charger de cette mission, même si cela était contraire à son grade. Aveuglée par ses sentiments, elle s'était retrouvée collée à lui en un éclair, l'embrassant fougusement. Il ne l'avait pas repoussé. Au contraire, il l'avait enlacé et serré très fort contre lui, si fortement qu'elle aurait pu sentir les battements de son cœur si ce dernier en avait eu un.

Dès cet instant commença une relation clandestine.

Entre leurs sauvages ébats, ils refaisaient le monde, philosophant, construisant la société parfaite où humains et immortels formeraient ensemble un tout uni et heureux. Ces interminables discours les plongeaient dans une euphorie si agréable que Solémène se sentait étrangement vivre, être une personne unique avec ses propres pensées, ses rêves et ses désirs. Leur union s'opposait aux aspirations de la Cause et de la Mort, mais elle sonnait vraie, et c'est de vérité dont ils voulaient vivre.

Dès lors, leur seule obsession était de fuir le plus loin possible. Mais pour vivre ensemble le plus longtemps possible, Solémène choisit d'offrir sa vie à la Mort et de devenir

une semblable de Jonas. Mais cette décision émergea après une longue réflexion, car deux choix pesait dans la balance : le rêve d'une immortalité vivante mais inaccessible et une immortalité vampirique mais bien réelle. Au final, la seconde pesa plus lourd. Bien évidemment, se métamorphoser en vampire se ferait ni en douceur ni sans douleur. Jonas l'avait mise en garde sur les conséquences qu'occasionnait parfois le passage de l'état de vivant à celui de mort-vivant. Mourir pour revivre qu'à moitié entraînait chez de nombreux vampires un bouleversement psychologique ; certains même devenaient fous au point de mettre définitivement fin à leur existence. Selon Jonas, le plus dur était de se nourrir, du jour au lendemain, de sang humain. Malgré cette perspective ragoûtante, Solémène accepterait ce sacrifice, ne serait-ce que pour être près de lui.

Les doigts qui pincèrent son épaule droite, l'arrachèrent tout de suite de ses pensées. C'était encore Arnold qui s'acharnait à la remettre dans le droit chemin. D'ailleurs, les sourcils froncés de son ami l'alertèrent.

– T'as vraiment pas l'air dans ton assiette. J'espère que tu couves pas une saloperie. Les autorités sanitaires ont signalé cet après-midi la présence d'un nouveau virus. Encore un cadeau de ces terroristes. L'attentat a été revendiqué par un groupuscule originaire d'un pays au nom indisable...

– Impronomçable ! Au nom impronomçable.

– Si tu veux, pour moi c'est la même chose. Tout ce que je souhaite, c'est que tu ne l'aies pas chopé.

– T'inquiète pas, Arnold. Je suis résistante.

Ils arrivèrent deux minutes plus tard au pied des anciens entrepôts DAVIX, désormais abandonnés aux rats et aux vampires, de nouveaux propriétaires envahissants et dont la présence se remarquait par cette tenace odeur de sang séché. Solémène haïssait cet endroit à

l'instar des centaines d'autres qui occupaient le Centre. Pourtant d'ici peu, elle respirerait cette atmosphère âcre comme un humain hume l'air pur de la campagne.

La porte métallique qui fermait autrefois l'endroit ne ressemblait plus qu'à une feuille de fer rouillée. Retenue par un unique gond, elle couina lorsque Malcom la tira vers lui. En file indienne, le commando Réfractaire pénétra dans l'antre des vampires, et Solémène admira ce qui serait bientôt son chez elle. Ce n'était plus qu'un lugubre squelette de métal, privé de sa peau en verre. Le vent s'y engouffrait avec fureur et fit frissonner tous les membres de l'équipe.

Tous prirent soudain conscience qu'ils avaient fait irruption dans un monde qui n'était plus le leur et que s'ils ressortaient de là vivants, ils pourraient s'en enorgueillir. Dotés de lunettes infrarouges, ils parvenaient à distinguer un peu plus nettement les lieux, à repérer les recoins susceptibles d'abriter un ennemi ou de se cacher soi-même. Malcom lança ses dernières recommandations avant que le groupe ne se divise pour prendre position aux endroits qui leur paraissaient stratégiques. Le cœur à ses sentiments, Solémène fit preuve d'une grande maîtrise de soit pour garder la tête froide et agir comme une bonne Réfractaire.

Elle hocha affirmativement aux ordres et rampa jusqu'à sa cachette. Elle guetta l'arrivée de Jonas, impatiente comme une amoureuse, anxieuse comme une traîtresse qui craint l'instant fatidique où l'on découvrira sa véritable nature. Elle jeta un coup d'œil à la flèche d'argent installée sur l'arbalète, prête à percer le cœur de Jonas, seulement pour la première fois, elle n'atteindrait pas sa cible, elle ne servirait même pas, car Solémène ne tirerait pas.

Des rats passèrent devant ses yeux à toute vitesse comme affolés. Un danger venait-il?

Des rires.

Des voix.

Des pas.

Elle le vit surgir au détour d'un poteau, accompagné d'autres Chevaliers de la Mort, dont elle ne parvenait pas à distinguer les traits. Perturbée par cet imprévu, Solémène se remémora la conversation qu'elle avait eue avec Jonas, deux jours plus tôt :

– Jonas, le Grand Conseil m'a confié une mission. Je t'achèverais après-demain.

– Ah, bon ! Et qu'envisages-tu de faire ?

– Sûrement pas de te tuer. Je crois que le moment est venu pour nous de quitter nos clans respectifs, qu'en dis-tu ?

Elle avait attendu plusieurs minutes avant qu'il ne lui réponde.

– Dans ce cas, nous le ferons dans deux jours, devant tes amis.

– Et les tiens, ajouta-t-elle.

– Non ! Je viendrai seul au faux rendez-vous que m'a fixé Kanul.

– Seul contre un commando...

Mais il lui avait empêché d'aller plus loin, et ils n'abordèrent plus le sujet.

Pourquoi avait-il changé d'avis sans la prévenir ? Solémène sentit brusquement la situation lui échapper. Son palpitant martelait ses côtes de plus en plus vite. La moiteur gagnait ses sains qui tremblaient, trahissant son état de panique irraisonnée. L'assurance et la détermination malgré leur force ne réussissaient pas à taire cette peur qui se présentait à sa conscience et qui cherchait à la déstabiliser.

Subitement, comme prise de folie, elle se leva et dévoila sa présence à Jonas et sa horde de vampires. La scène se figea comme un film en position arrêt.

Les regards ébaubis et choqués des Réfractaires brûlaient la racine de ses cheveux ramassés en chignon. Quant aux vampires, ils la dévisageaient de leurs yeux sombres et inhumains. Jonas, seul, osait afficher ce sourire à mi-chemin entre l’amusement et la victoire.

« Solé ! » hurla Arnold d’une voix déchirante de désespoir.

Elle le laissa crier. Sourde elle était devenue. Sourde elle resterait.

Les Réfractaires, la Cause. Il fallait qu’elle commence à les oublier, qu’elle les considère tous comme des étrangers.

« Solémène ! Qu’est-ce que tu fous ? »

Les hurlements incessants d’Arnold l’agaçaient au point d’éprouver le désir de le claquer, mais le regard noir de Jonas l’obnubilait tellement que ses fonctions ne réagissaient plus.

« Viens, Solémène ! »

« Tue-le ! » ordonna Malcom dans son dos.

Solémène fit volte-face, désireuse de contempler la déconfiture de ces anciens camarades.

« Non. Je ne peux pas. »

« Pourquoi? » demanda Arnold qui refusait de croire en l’évidence.

– J’ai frayé avec l’ennemi. Ça t’en bouche un coin, n’est-ce pas ?

« Impossible, je ne te crois pas capable d’un tel acte » bafouilla-t-il gauchement.

Arnold pleurait et cela ne la touchait pas. Elle regarda Malcom, le seul qui ne bronchait pas. S’attendait-il à ce dénouement?

– Et toi, Malcom, qu’en penses-tu?

– Tu es dans l’erreur, Solémène, et je le regrette sincèrement.

« Traîtresse! » hurla Arnold en pointant son arme sur elle puis sur Jonas. « Tu ne le tueras peut-être pas, mais moi je vais le faire... »

« Arrête ! » ordonna Malcom.

Il se passait quelque chose.

Une main marmoréenne glissait sur l’épaule du vampire, caressant le cuir noir de sa redingote. Et dans un bruit d’étoffe, une silhouette gracile se dégagea de derrière Jonas. Elle avait l’apparence d’une toute jeune fille. D’amples vagues blondes couraient sur son long visage où deux grands yeux ronds de poupée les regardaient tous.

Solémène qui avait arraché ses lunettes à infrarouges et vit briller dans l’obscurité deux iris violets qui brillaient d’excitation.

De lointains souvenirs affluèrent dans l’esprit de Solémène.

« Magda... »

La petite bouche habillée d’un rouge à lèvres noir esquissa un diabolique petit sourire.

« Tu n’as donc pas oublié ta petite sœur » fit la jeune vampire.

– C’est... C’est impossible! La Mort vous aviez fauché, toi et les parents. Deux ans après mon départ de la maison.

Magda secoua la tête positivement, et déclara :

– Deux choix m’ont été offerts. Mourir ou vivre comme un vampire. Je n’ai pas hésité un seul instant à choisir la seconde option. Je savais que cela me permettait de te chercher et de te revoir, Solé. Ma sœur adorée. Je ne voulais pas disparaître aussi facilement de la surface de la Terre.

– Tu n’aurais jamais dû accepter !

– Ah ! Et pourquoi ? N’es-tu pas en train de faire le même choix que moi ?

– Ce n’est pas pareil ! J’ai lutté, moi ! Avant de faire ce choix, avant de réaliser que toute cette guerre allait nuire à mon amour.

– Et que vas-tu faire, maintenant ? Refuser ce que Jonas et moi te proposons ? Ne désires-tu plus vivre pour l’éternité avec ton amant et ta petite sœur que tu imaginais disparue ? N’est-ce pas merveilleux de pouvoir ainsi nous retrouver ?

Solémène n’eut pas le temps de dire non que déjà son doigt appuyé sur le déclencheur de son arbalète.

La flèche en argent fendit l’air, déchira la dentelle noire du bustier, perça la peau d’albâtre et poignarda le cœur glacé de Magda. Pas une goutte de sang ne jaillit, seule une fumée blanchâtre s’échappa du trou laissé par la flèche. Le corps s’affala dans un bruit sourd et se consuma plus rapidement qu’une bûche dans l’âtre. À peine, les esprits furent-ils remis de cette scène digne des tragédies classiques que les compagnons de Solémène trouèrent de leurs munitions argentées les Chevaliers de la Mort, Jonas y compris. En quelques secondes, la combustion spontanée emporta tous les vampires dans les limbes de la Mort, un royaume dont on ignorait tout et que Solémène comme ses semblables refusaient d’imaginer.

Le silence retomba, emmenant dans son sillage le poids de la culpabilité de Solémène. Elle réalisait brusquement qu’elle avait depuis le début fait preuve d’idiotie. Elle sentait leurs regards la darder et elle n’avait nullement besoin de se retourner pour s’en persuader. Mais elle ne leur reprochait pas d’agir ainsi puisqu’elle reconnaissait avoir pêché, et pour son crime, elle accepterait d’être châtiée.

Des pas s’approchèrent. Une main se glissa dans la sienne.

– Rentrons. La Mort vient à nouveau de perdre une victoire.

– Et moi, je suis perdue, Malcom.

– Ne dis pas cela. Tu viens juste de traverser un moment de faiblesse. Ça peut arriver à tout le monde. La trentaine est un cap difficile pour chaque Réfractaire.

– Ne dis pas de sottise.

– Je sais de quoi je parle, Solémène. J’ai moi-même vécu cette période d’incertitude où la Cause me semblait absurde et où j’aspirais à tout plaquer pour mener une existence proche de celle de mes parents. Je voulais devenir un lâche. Moi ! Te rends-tu compte ?

– Qu’est-ce qui t’a fait rester, alors ?

– Vous tous. Qui vous aurez surveillé ?

Il éclata de rire et Solémène se contenta d’un maigre sourire, encore choquée d’avoir réussi à traverser cette tempête personnelle.

– Tu es humaine. Et si ta cervelle et ton cœur étaient dénués de tout sentiment, cela signifierait que tu n’es qu’une machine. Ce qui est loin d’être le cas, n’est-ce pas ?

Solémène opina.

– Il est maintenant temps de rentrer au QG, ne crois-tu pas ?

« Si en effet » fit-elle en jetant par-dessus son épaule un regard en direction des deux petits monticules de cendres.

« Vous deux, ramassez les tas qui sont là ! » commanda Malcom à deux soldats. « Ils sont pour Solé. »

« T’es fou ! » s’écria-t-elle.

– Ne te tracasse pas. Personne ne viendra te chicaner pour si peu. Entre nous, je possède aussi une urne, remplie des cendres d’une vampire qui m’était chère. Il est important de se souvenir d’eux, même s’ils appartenaient à la Mort. Ta sœur comme Jonas ont prouvé

que les vampires possèdent encore un résidu d'âme, et que notre lutte n'est pas totalement veine. Surtout, essaie de les pardonner pour leurs choix, car c'était davantage un sacrifice qu'une aubaine.

Des larmes perlaient sur les cils de Solémène et les sanglots la firent hoqueter.

Malcom la couvait d'un regard paternel et dans un élan d'affection, elle lui sauta au cou, enfouissant son visage dans le creu de son épaule. Les bras de cet homme qui aurait pu être son père, s'enlacèrent autour de sa taille, et ils restèrent ainsi, l'un contre l'autre, quelques instants avant de repartir.

Neuvième jour du Printemps de l'an 2853

Malgré les quelques heures de sommeil, mon esprit est enfin plus clair. Je regrette mon geste de la veille, et toute forme de haine a disparu en moi. Je crois que ce sont les paroles de Malcom qui m'ont aidé à tenir le coup. D'après lui, je n'aurai que quelques jours de suspension pour irrespect et manquement aux ordres. Il m'a assuré avoir plaidé ma cause, pourtant je ne lui en demandais pas tant. Quitter l'armée Réfractaire ne m'aurait pas gênée... Enfin, j'imagine que oui.

Désormais, il me faudra vivre avec ce douloureux secret, faire croire aux jeunes que notre mission est simple que les sentiments n'existent pas. Quelle ironie !

J'ai fait graver les noms de Magda et de Jonas sur les urnes.

Et voilà que je recommence à noircir tes pages, mon cher journal !

Les poèmes

ISobel d'Aerys (s.f.) « Vampire »

J'ai caressé la soie, pleuré sur l'émeri,
J'ai flairé la nature, succombé aux encens,
Souri aux pleines chairs ou aux fines enfants,
Goûté des peaux d'ivoire ou tannées et brunies
Mes lèvres ont fait le tour de centaines de gorges
De longs et doux soupirs, ma mémoire regorge.
Mes mains ont possédé tant de corps, apeurés,
Réticents, furieux, enfin abandonnés,
Qu'il me faudrait au moins mille autres éternités
Pour couvrir le papier de mes nuits sans journées.
Il y a eu des cris, il y eut des plaisirs,
Des chairs laissées sans vie, d'autres emplies de désir
J'ai traîné sous la Lune mes contradictions
Ai fait craindre mon ombre, ai fait fuir à mon nom,
J'ai hanté les esprits des vierges romantiques,
Arrosé leurs prières de souffles oniriques.
J'ai traîné sous la Lune mes pensées errantes,
Allumé des brasiers de gorges incandescentes,
Sans le moindre remord, la moindre hésitation
J'ai fait craindre mon ombre et fait fuir à mon nom...

Michel Berthelin « En notre tourment »

La vie est fugace
Et la mort omniprésente
Voilà la genèse !

Sans compromission aucune
Nous acceptons la souffrance

Parcourant ensemble
Un monde sans illusion
Couvert d'un linceul

Toujours souillé par le sang
Hantant nos esprits funèbres

En nos habits noirs
Citadins sans espérance
Citoyen d'un monde

Où tout espoir est banni
En nos esprits misérables

En notre tourment
Exprimant notre douleur
Gît une oraison

Survivre en notre absolu
Etendard de l'irraison

Cadavre souverain
Des sociétés décadentes
Ô mort langoureuse !

Aussi longtemps espérée
Pour nous tous désespérés

Sans aucun appel
Nous survivons bien macabre
Au temps d'errements

Des destructions citadines
D'une jeunesse égarée

Portons haut le masque
Des visages lacérés
De douleurs hautaines

Vivons de la décadence
En ultime repentance

Morgane Laugery « L'Ange Noir »

Un ange de la couleur du bien
Volait sans se soucier de rien
Un ange femelle vivait ainsi
Tout nuage faisait son paradis

Mais petit ange est bien curieux
C'est ainsi qu'il descendit des cieux
Et posa son pied sur la terre
Planète qui appartient aux enfers

Très vite cette jolie fille ailée
Tomba sous le charme de l'humanité
Ces créatures corrompus et malsaines
Que les démons tenaient en chaîne

L'un d'eux remarqua cet amour vain
Et décida de lui envoyer un humain
On n'a pas souvent l'occasion
De détruire un ange de cette façon

L'ange et l'homme s'aimèrent
Elle abandonna le ciel pour la terre
Il l'aimait sans savoir que ce n'était qu'un rêve
Un rêve qui s'achève...

Du jour au lendemain
Le démon tapa des mains
L'homme oublia son amour
Et ce pour toujours

L'ange ne pouvait que souffrir

Sans pouvoir mourir
Ce n'est qu'un petit ange déchu
Dont le cœur ne bat presque plus

L'ange noir erre dans les ténèbres
Pendant un chagrin d'amour vous le verrez peut-être
L'ange noir pleure sur la terre
Ses larmes se perdant dans la mer...

Petit Ange enchaîné:
Petit Ange enchaîné
Avide de liberté
Qui ne peut que contempler
Les oiseaux s'envoler...

Depuis trop longtemps tu es enfermé
Depuis trop longtemps tu veux à nouveau voler
Depuis trop longtemps tes larmes ne cessent de couler
Depuis trop longtemps tu espères être libérer

Petit Ange enchaîné
Avide de liberté
Qui ne peut que contempler
Les oiseaux s'envoler...

Il est temps de briser tes chaînes
Il est temps de déployer tes ailes
Il est temps de retrouver l'essentiel
Il est temps de regagner le ciel...

Nymphé Dark « Morte née »

Oh maman je t'en prie berce-la tendrement
Cajole-la toujours, ta fille, ton enfant

Mais ne remarque pas
Que pendant tes absences, elle est morte en tes bras.

Ces murmures douceâtres : un jouet de chiffon ;
Tu n'avais pas compris, ne donnait pas raison...
Tu étais aveuglée.
Amère, tes non-dits : n'était-elle que poupée ?

Caresse donc sa peau : la pauvre était damnée.
Derrière ses paupières, des tous petits yeux gris ?

Les perles étaient nacrées :

A force de t'y voir, tu les croyais en vie.

Et tu te méprenais : « Qu'elle est belle ! » Illusion...

Tes fausses attentions n'étaient que des aiguilles

Pour ce bout de coton.

Ainsi tu l'enlaçait pour étouffer ses cris...

Quelle magnificence, la lueur des bougies,

Le parfum assommant de ces encens rougis...

Et la poupée, si belle !

Quel spectacle divin... Et quel terrible autel !

Mais son visage est froid et sa peau est si blanche,

Que tu la berces encore pour la réchauffer.

Effleure un peu sa joue parfois quand tu te penches ;

Même si elle n'est plus, prends soin de ta poupée.

PerCeVal « Macabre Farandole »

Danseur frénétique de la vie

Danseur famélique de la mort

Transporté par la mélodie des âges

Chahuté par la maladie des cœurs

Notre existence vacille dans la peur.

Être impitoyable, ou bien penseur

Tous finiront dans la douleur

Tourner, tourner en rond pauvre pêcheur

Homme misérable dans ton labeur

Te lamentera par bien des pleurs.

Éternelle farandole,

Derviche tourneur de l'impossible

Peste collective que la foi des hommes

Illusion ancestrale de l'espérance,

L'immonde à un nouveau nom.

Imposteur de la vie, caricature de toi-même

Les justes et les fous,

Les rois et les gueux

Ensemble unis dans la spirale

Retrouveront peut-être le chemin du bonheur.

Piètre défenseur de l'amour,

Cynique pourfendeur de la morale,
 Qu'as-tu laissé sur terre ?
 Repent toi de tes actes,
 Repent toi de ta haine,
 Balance de l'équité, de la justice,
 Répand ta sentence.
 Bourreau fait ton office et ne tremble pas.
 La danse s'achève dans le trépas,
 La mort sourit repue de son festin,
 La vie sourit avide d'une nouvelle faim.

Raokhshna « A la Buée de mes Pleurs »

A la buée de mes pleurs
 Cette tendresse qui s'écoule avec délice
 Je t'offre mille et une caresse
 Et m'efforce d'écorcher les plaies béantes que tu me laisses
 Puis soudainement, il m'est difficile de garder les yeux ouverts
 Cette folie me semble incompréhensible
 Pourtant quel est ce charme qui réside sur ma peau ?
 C'est le ciel qui saigne sans fin au dessus de nos têtes
 Il fait danser ses gouttes rougeâtres, obstiné
 Et ce rythme infernal qui se répète m'assourdie
 Tandis que les chants profanes délivrent leur coeur...
 La lubricité de mes compagnes se fane, regrettable noirceur vêtue d'amertume
 Et peinant à s'apercevoir que l'amour et la vérité
 Ne sont qu'un amas d'immondes promesses
 Ces paroles acharnées qui autrefois ont brûlé ma peau

Série 2 :

Haïkus de Rao Eprise de toi
 Ma sereine Majesté
 La mort incarnée

Série 1 :

Arène de sang
 Je te croyais dans mon coeur
 Mais ils t'ont anéanti

Au grand abandon
 Où l'on se retrouve seul
 Je me vois neuve

A l'espoir détruit

Je m'oublie souvent
 Et un jour je t'ai trouvée
 Pleurant sur mon sort

Non, rien n'a changé
 Toujours ce même désir
 En finir de moi

L'enfer me suit
 Sans arrêt il m'épille
 Désir destructeur

Qui me laisse aphone
Reviens moi vite

Ici solitaire
M'enfermant dans mes rêves
Aveuglée de toi

La misanthropie
Se raccroche à mon corps
Compagne chérie

Série 3 :

Pour toi j'étais seule
Cantonée dans mes pensées
Agonisante

Au coeur contrefait
Tes émotions plastiques
M'envoyent navrée

Terne nostalgie
Tu as construit mon ego
Quelle triste fin

Le ciel pleure
Ses gouttes se baladent
Au creux de mes sens

Ecorche l'âme
Regarde ses yeux rouges
Mon amertume

Raokhshna « Ma Peur »

Je te crains, je te maudis. Futur
Il a fallu que tu persistes à avancer
Le sang ne circule plus, mes pensées sont ravagées
J'ai tout oublié et pourtant seuls les cauchemars me reviennent encore
Mes vestiges n'existent plus
Les tombeaux célèbrent leur réveil, ils nous appellent au sommeil
Et moi qui commence déjà à m'enfoncer dans un coma profond, affaiblie par tant de haine
Je m'engourdie peu à peu à tes côtés

Car pénible est l'envoûtement malicieux qui nous bâillonne
Le bonheur ne me paraît d'aucun secours...
Mais voilà qu'on creuse mes entrailles, je crois qu'ils retirent ma vengeance
Ceci n'est qu'un prélude, un apprêt à l'épouvante
Et cette abîme qui séjourne sur mes terres me terrorise
Je n'ose même plus me souvenir des senteurs charnelles
Au risque de m'assommer d'artifices

Raokhshna « A l'Amant de Toujours »

Au coeur de mes larmes s'est embrasée
La flamme débordante d'espérance née d'un aveugle désir
Autrefois pourtant si forte, j'ai pourri dans un vaste silence qui nonchalamment m'a effacée
Je me revois hurlante dans ma forteresse, inondée par la peine et le désespoir, amorphe
Puis, le néant devenu paisible; l'apathie se change en une libération précipitée
Au vaniteux qui s'est empressé, des baisers an abondance pour cette subtilité sous la lune
Et tandis que les ecchymoses s'effacent
Mon corps entier se glace et se tord dans l'obscurité la plus totale
C'est le sang qui court sans relâche et les pulsions qui déchirent ma poitrine
Les veines s'entrecroisent et s'emmêlent
Voilà l'âme qui plonge dans un nouvel univers et les pensées qui se bousculent !
Une voix qui frémit, écorchante, et l'impossibilité d'échapper à cet envoûtement
Je combats ma fleuraison et déjoue les caprices qui m'enlacent, cette pureté si défaillante
Et dans mes songes, toi, semblable à mes délices et épris de ma peau
Je te fais esclave de mes passions et esclaves de mes volontés les plus profondes

Russalka « La Papesse »

Elle est celle qui attend
L'Âme, trésor paisible
Le regard réservé contient tous les possibles
Elle est celle qui attend

Elle est celle qui couvre
Sous le grand manteau bleu
Tout le non révélé

Ce que l'esprit découvre

Et ce qui fut rêvé
Le non manifesté que voile l'apparence
La force et le secret
Elle est celle qui pense

Qui jamais ne s'épanche
Un début de chemin
Isis de l'immobile, un livre dans les mains

Assise au bord du Temps
Tranquille et silencieuse
Tout en
Elle repose, tout est paisible amour
Ne la dérangez pas, laissez quiet le séjour
De celle qui attend.

Russalka « Le Bateleur »

La table était solide et pourtant sur trois pieds
Simplement reposait
Sur son plateau la chair d'un monde en devenir

La table était solide et lui, pour divertir
Les badauds d'un sourire
Lui, pétrissait la terre, le vent, l'eau, le feu

Les passants se prêtaient de grâce ahurie
A ses badineries
Plus sérieuses qu'on croit plus profondes qu'on pense

Toutes ses jongleries venaient d'une âme vive
Au monde réceptive
Sensible à la justice et pure en son essence

Sensible à la justice
Il dit commencement
Et raconte matrice
Mais aussi solitude en l'épanouissement

Il raconte matrice car chaque homme naît seul
Aux myriades cachées qu'il lui faut découvrir
Puis tailler
Puis sertir
Avant de s'échapper de ce monde linceul

Ses jambes écartées disent l'indécision
Mais tout en notre monde n'est qu'une illusion
Illusionniste il est mais nuire ne veut point

Il vous offre le soc, la glaise et le chemin
Et s'il perd son chapeau rendez le lui, célèbre
Car son esprit s'affaire
A demeurer ouvert aux choses d'ici-bas
La table vous attend, le Bateleur est là...

Russalka « Le Poète »

Chuuuut... suivez moi, sans faire de bruit...
Je sens que vous êtes à la fois impatients et anxieux que je rompe ce merveilleux silence.

Vous voyez cette serrure qui découpe le bleu du ciel?

Je vous emmène à pas menus
à pas comptés
Au Pays des choses tues
là où tout est
silence
tout
est
silence.

Dans ce pays naissaient des bêtes sauvages, toutes plus belles et plus sauvages les unes que les autres, elles se nourrissaient de rayons d'ombre et de feuilles de Lune, parce que ce sont des plantes qui ne souffrent pas qu'on les craque croque.
Et tout là -bas se passait sans ces cris d'amour ou désamour qui déchirent la nuit et terrifient les cœurs simples, c'est si simple de s'aimer...

Tout se passait le mieux du monde et dans le silence, dans une merveilleuse lumière aussi sombre et douce que l'aile du Corbeau, les vagues de la mer se barbouillaient de rouge ou noir, rêvaient d'un Ouest, plongeaient par-ci, sortaient par là,
filaient sous terre
comme des marcottes
tiens une marmotte
excusez-nous
du
dérangement !

Elles (les vagues) folâtraient au loin, et leurs éclats d'écume ne dérangent pas du tout les ondulations du sable six pieds au moins en dessous qui en profitait pour jouer aux billes avec les cristallins des poissons.

Pendant
ce temps,
le vent
s'ennuyait....
Il cherchait bien à taquiner les vagues, mais elles le tiraient par les cheveux et vite,
il se lassa
et se laissa
tomber sur la plage,
à l'ombre de quatre pierres
Et alors...
Alors...
Que j'aime ce mot,
Alors
Ce mot qui brille
Comme brindille
Comme l'Aurore...
Oui, mais ce n'est pas le moment...
Alors...

Quelque chose le surprit. Une vague isolée léchait une des pierres, y creusant avec une sorte de gourmandise un trou tout petit, aussi petit que l'excitation d'un enfant qui lèche son pouce qui lèche un saladier rempli de chocolat rempli lui-même. Où en étais-je ?
Ah oui.

Il observait cette danse de la vague et s'approcha tout doucement comme une brise un soir d'été. Puis rentra dans cette ouverture. La vague vexée qu'on ait surpris ses jeux prit le large pour toujours.

Et le voilà qui entre, sort, entre, agrandit à son tour le creux dans la pierre, jusqu'à le faire devenir aussi grand et rond que la bouche d'un Cache à l'Eau, cette bête étonnante dont on croit qu'elle a des aiguilles à tricoter molles dans la bouche mais en fait ce sont des vraies dents.

Et il s'y prenait avec tant de délidouceur que celle-ci y trouva gratouillis et chatouillis qui la firent rire, mais rire, d'un rire aussi transparent et frais que la trace d'un escargot sur une feuille de salade.

Dans son rire, la pierre se replia un peu sur elle même puis s'ouvrit encore plus grande. Ainsi naquit la première bouche d'où sortait un son. Et la bouche de Pierre-Vent eut beau essayer d'étouffer ce premier éclat de joie, il se répercuta jusqu'au bout de la mer, fit se dresser les vagues, les Iles, les palmiers, les nuages eux-mêmes.

La Pierre-Vent était bien heureuse de se distinguer.

Mais dans ce pays on n'aime pas les gens
Qui se distinguent
Et qui font Ding et qui font Dang
Disent le Yin et puis le Yang
Pointent le Big One et font Band
A part.

On la chassa.
Ainsi naquit le premier Poète.

Il ne garda que quelques amis, des hirondelles de mer qui sans pas plus loin se perdre dans les méandres de leurs cris investigateurs venaient poser sur sa peau encore grise leurs espérances de voyage, un escargot qui avait échappé à une salade, quelques cailloux heureux de se

retrouver
Et à eux tous ils inventèrent
Avec le temps
Va, tous,
Sans vanité aucune,
Ils inventèrent le langage.

Puis s'en allèrent vers l'Horizon, en direction du pays où l'on n'arrive jamais, et dont aucune lanterne ne saurait indiquer les contours, car un pays où l'on arrive un jour, ce doit être insupportable et malandrin (j'ignore le sens de ce mot mais je le trouve beau et il me plait de le poser là, comme ça).

Leur voyage prit des siècles et des siècles, durant lesquels loin de s'endurcir, la peau du Poète Pierre-Vent devint à chaque fois plus tendre et réceptive aux choses de ce monde.

Parfois il se déguise en roi, mais en vrai, c'est un vagabond.
Beau chemin que celui de Poète, partir en quête des choses d'avant le langage
Quand tout n'était encore que silence dans la nuit.
Beau chemin que celui de peindre la chair en devenir... ou celle des souvenirs.

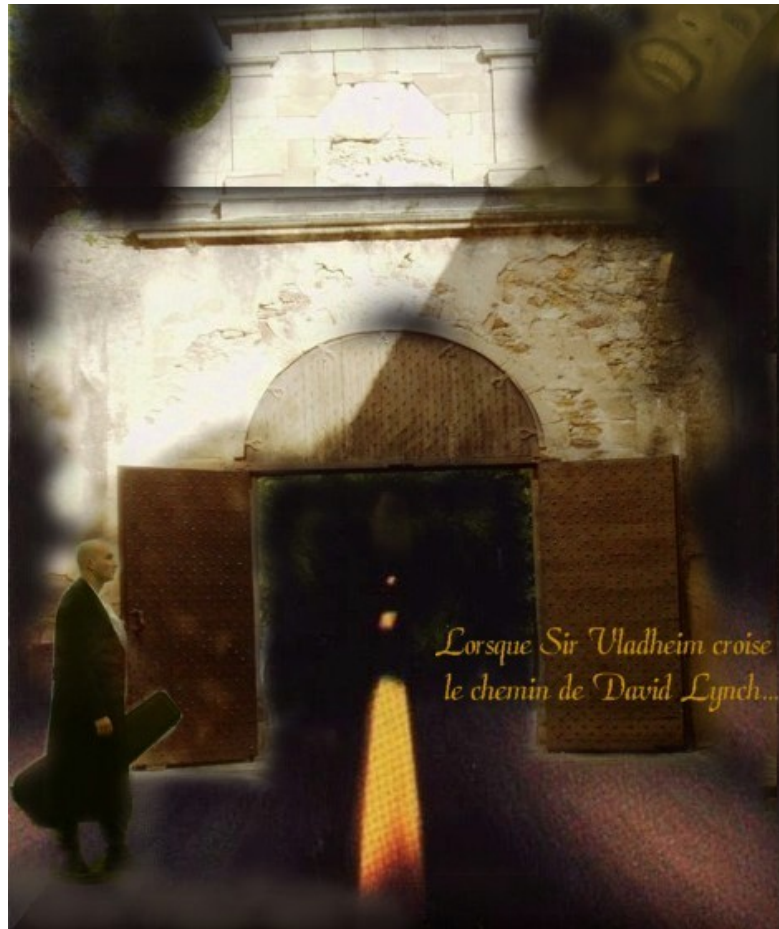
Pour ce Poète dont j'ai semé - comme le petit Poucet posait ses cailloux - des pistes vers ses écrits, et pour vous tous, amis lecteurs qui êtes des Poètes en puissance, ce conte...

Un autre demain ?

Allez, ça marche !

**DOSSIER
DAVID LYNCH**

Analyse cinématographique
Effectuée par Hugues Perrin



Autopsie d'un univers étrange et fascinant...

INTRODUCTION :

« Le monde n'est peut être pas exactement l'endroit le plus brillant où l'on puisse rêver de vivre. C'est une espèce d'étrange carnaval où il y a pas mal de douleur mais qui peut être assez drôle aussi. »

David Lynch

David Lynch est l'un des cinéastes les plus originaux de sa génération. Il offre en effet au septième art un univers complexe et déroutant, d'une poésie tour à tour sombre et lumineuse, violente et floue à la fois, ancrée dans une atmosphère unique en son genre. Génie inclassable

pour certains, imposteur dérangé pour d'autres, le cinéaste américain est au centre de toutes les polémiques, et donc de toutes les interrogations.

Considéré comme un véritable extraterrestre du cinéma, il est néanmoins très admiré par ses pairs et a collectionné les récompenses dès le début de sa carrière. Son deuxième film, *Elephant man*, lui a valu huit nominations aux Oscars et l'a propulsé définitivement dans la cour des grands.

Chacune de ses réalisations déclenche de manière quasi systématique les foudres de la critique ou l'attribution d'une couronne de lauriers parmi les spécialistes du genre. Si *Sailor et Lula*, en 1990, lui vaut la Palme d'or au Festival de Cannes, quatre ans plus tôt *Blue Velvet* au contraire choque certains par sa violence non justifiée, tandis que d'autres le considère alors comme un véritable génie.

Son univers très particulier, souvent dérangeant, accompagné d'une musique hypnotique généralement composée par Angelo Badalamenti l'identifie à merveille. Virtuose de la mise en scène, il élabore souvent ses films comme des puzzles, ce qui déstabilise une partie importante du public qui reste étranger à un cinéma dont le sens n'est pas immédiatement accessible, mais dissimulé dans un véritable labyrinthe.

Sans prendre en considération certaines de ses œuvres comme *Lost highway*, véritable cauchemar alambiqué, ou encore *Mulholland drive*, qui aborde le monde hollywoodien sous un angle très mystérieux et angoissant, son côté profondément humaniste ressort parfois, comme dans *Une histoire vraie* qui se distingue considérablement du reste de son œuvre.

Capable d'être un formidable conteur d'histoire ou bien de perdre son spectateur dans les méandres de son imaginaire, David Lynch est un cinéaste à part, dont l'œuvre, très esthétique et sophistiquée emprunte parfois le chemin de la folie.

Son dernier film, *Inland empire*, a été d'autant plus attendu qu'on ne connaissait pas l'ampleur et le contenu exact du projet. Il a été présenté *à la Mostra de Venise*, pour féliciter le cinéaste pour l'ensemble de sa carrière cinématographique.

1. Biographie :

« Dans ma tête d'enfant, tout paraissait sereinement beau. Des avions passaient lentement dans le ciel, des jouets en caoutchouc flottaient sur l'eau, les repas semblaient durer cinq ans, et la sieste paraissait infinie. »

David Lynch



Portrait d'un artiste sans étiquette :

Issu d'une famille de trois enfant, le jeune David voit le jour le 20 janvier 1946 et grandit paisiblement à Missoula, une petite ville sans histoires du Montana. Au contact d'un père chercheur au ministère de l'Agréiculture et d'une mère enseignante à domicile, David Lynch n'acquiert pourtant pas le goût des études et devient assez réfractaire à l'apprentissage de l'écriture et aux activités scolaires en général. Taciturne, le garçon occupe ses loisirs à s'isoler dans un coin du jardin pour observer le monde qui l'entoure, les insectes grouillants, et les éléments naturels qui gravitent autour de lui. . Rêveur par nature, il ne s'intéresse qu'à la peinture et au dessin qu'il pratique avec assiduité en s'inscrivant à des cours particuliers durant son temps libre, et notamment le week-end.

En possession du bac, il part pour Boston avec un ami, Jack Fish, pour entrer à la Boston Museum School ; qu'ils quitteront l'année suivante pour s'aventurer sur le continent européen. Déçu par les possibilités d'études qu'on leur propose, ils reviennent aux Etats-Unis pour s'inscrire finalement à la Pennsylvania Academy of Fine Arts à Philadelphie.

Réputée pour son apprentissage complet et rigoureux, cette école permet à Lynch de découvrir le travail de Francis Bacon, Pollock, ou Hopper, qu'il considère encore aujourd'hui comme ses mentors et l'une de ses sources d'inspiration les plus précieuses.

Nous sommes en 1967, David Lynch commence à saisir les limites de sa propre relation avec la peinture. La toile ne pouvait satisfaire ce que Lynch voulait y voir, y entendre, y sentir. Aucun moyen de capturer l'essence même donnant le souffle de vie à un tableau. Il découvre alors le Film Painting et se met à en réaliser quelques-uns à l'aide d'une vieille caméra et de quelques chutes de pellicule. C'est la naissance d'un film de quatre minutes ("*Six Figures Getting Sick*") qui représente simplement un tableau en mouvement au creux duquel six personnages recouverts de glaise se disputent une boule de feu.

Il conçoit par la suite un nouveau projet de court métrage, basé sur sa propre expérience traumatisante de l'apprentissage des mots : *"The Alphabet"* nous plonge pendant quatre minutes dans l'univers noir et terrifiant d'une fille recouverte des lettres de l'alphabet. Pendant la réalisation du film, Peggy, la première femme de Lynch qu'il a rencontré à l'Université de Philadelphie, met au monde Jennifer (future réalisatrice de cinéma, *"Boxing Helena"* 1992). Lynch, qui cherche de plus en plus loin les rapports intimistes entre l'image et le son, enregistre les bruits de son bébé et les retravaille pour en former une couche sonore continue qui viendra se greffer à la bande-son.

"The Grandmother" (1969) qu'il qualifiera lui-même de "tableaux animés", où l'atmosphère prime sur l'intrigue décroche un grand nombre de récompenses (Festival de San Fransisco, Belleview, Atlanta et Oberhausen) et persuade Lynch de suivre les cours de l'Avanced Film Studies, pour y combler un manque de savoir-faire sur le plan technique qui freine en quelque sorte sa créativité artistique.

C'est dans la même optique, avec un goût prononcé pour le cinéma expérimental, qu'il réalise en 1976 son premier long métrage, *"Eraserhead"*: tourné dans des conditions artisanales avec des comédiens amateurs, le film tient du cauchemar en éveil où un homme se retrouve en communication spirituelle avec un fœtus difforme. Ce chef d'œuvre énigmatique et révolutionnaire, aussi hermétique que puissant, incroyablement révélateur des potentialités artistiques, visuelles et surtout sensibles de David Lynch constitue l'échantillon le plus précieux du monde qui le tourmente.

Le film frappe les esprits, effraie une grande partie du public, mais entraîne avec lui une foule de fans mystifiés dans cette course de l'étrange à travers un monde sombre et infiniment complexe. Chaque nouvelle projection d' *"Eraserhead"* présente une autre lecture du film, un nouveau visage, une facette inexploré de l'histoire. Choisi fréquemment comme sujet d'analyse dans les cours de filmologie, *Eraserhead* est projeté chaque jour en salle un peu partout dans le monde depuis plus de vingt ans et constitue pour ces raisons un véritable film culte.

Mais le plus grand succès de David Lynch reste pour certain *"Elephant Man"* sortie en 1980. Le cinéaste attire en effet l'attention de Mel Brooks, qui cherchait à associer un réalisateur au projet Elephant man. En tournant cette biographie d'un personnage défiguré et humilié qui défraya la chronique dans l'Angleterre victorienne, David Lynch s'impose de manière radicale dans l'univers du Septième Art. L'œuvre déclenche l'admiration de la critique et vaut à son auteur sa première nomination à l'Oscar du meilleur réalisateur (1981), puis le César du meilleur film étranger.

En 1984, sans doute encore trop jeune, Lynch voit grand, et fait preuve d'une trop grande ambition en acceptant de se lancer avec Raffaella De Laurentiis dans la production hollywoodienne gigantesque de *"Dune"* (avec Sting dans le rôle d'un Harkonnen), adapté du chef-d'œuvre de Frank Herbert. Les moyens déployés pour ce film sont pharaoniques, mais le projet déjà risqué accouche d'un film bancal, confus, et surtout noyé sous l'avalanche des effets spéciaux nécessaires à la création de cet univers galactique. Lynch regretta par la suite cet incident de parcours et revient à un univers plus personnel et proche de ses obsessions de l'étrange et du morbide, avec *"Blue velvet"* en 1986 en compagnie de l'un de ses acteurs fétiches, Kyle MacLachlan. Ce thriller hanté divise plus que jamais : Les détracteurs de Lynch lui reprochant l'extravagance et l'obscurité du scénario, tandis que ses défenseurs verront en

lui une nouvelle preuve de son talent. Road-movie déjanté navigant entre le cynisme et le burlesque *Sailor et Lula* décroche la palme d'or à Cannes en 1990.

Plus tard Lynch signe *Fire walk with me*, la version cinéma de la série télévisé "*Twin Peaks*" qu'il réalisa avec Mark Frost. Les fans de l'œuvre originale qui découvrent une adaptation restreinte par rapport au premier script se sentent un peu déconcertés et déçus: le spectateur qui plonge pour la première fois dans la petite bourgade de Twin Peaks par le biais du film, se jette ensuite sur la série avec le remords amer de l'avoir ignoré jusque-là.

Un échec immérité, car la puissance visuelle de Lynch atteint pourtant son apogée. Les trois autres séries, "*American Chronicles*" (1990), "*On the Air*" (1992) et "*Hotel Room*" (1993) resteront davantage dans l'ombre du Septième Art.

En 1997, Lynch se replonge à nouveau dans ses amours de jeunesse et se remet à la peinture, expose, dessine, et installe dans sa villa de Los Angeles son propre studio d'enregistrement lui permettant d'assurer sans aucunes contraintes temporelles la mise en forme de nouvelles expérimentations sonores.

En 1997, Il réalise également "*Lost Highway*" , et rajoute une pierre précieuse à son palmarès. Chef d'œuvre ultime pour certains, film sans intérêt pour d'autres, *Lost Highway* doté d'une bande son explosive et originale (Rammstein, David Bowie..) ne laisse pas indifférent et s'impose comme la synthèse fabuleuse de l'imaginaire de Lynch.

En 1999. attentif aux critiques qui prennent naissance autour de son dernier film David Lynch prend un virage à 180 ° en mettant en scène un vieil homme parcourant l'Amérique en tondeuse à gazon. Troublant d'humanisme et de sensibilité "*The Straight Story*" (Une Histoire Vraie) est construit à partir d'un scénario achevé par sa nouvelle compagne Mary Sweeney, qui révéla incontestablement une nouvelle facette du personnage.

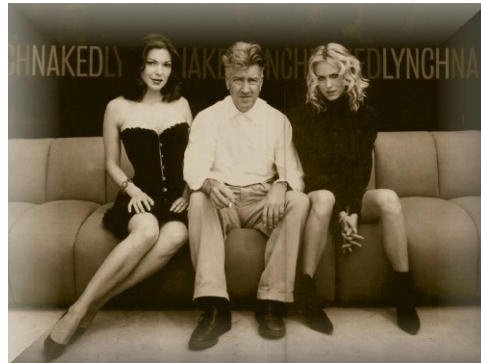
Avec "*Mulholland Drive*" (2001) Lynch nous offre l'un de ses plus beaux bijoux: Cette histoire d'amour tragique et machiavélique conduit le réalisateur au panthéon de l'histoire du cinéma. La stèle lynchienne est définitivement dressée.

En 2004 , en tant que véritable passionné de photos, David Lynch expose ses œuvres à Paris : elles regroupent des clichés sur la Pologne, les femmes et les usines, thèmes qu'il affectionnent particulièrement. Nous attendons maintenant avec grande impatience la sortie en France de son dernier film, *Inland Empire* prévu normalement pour février 2007...

2. Filmographie sélective:

« J'aime faire des films parce que j'aime voyager dans un autre monde. J'aime me perdre dans un autre monde. Et un film pour moi est un support magique, qui fait rêver... qui nous permet de rêver dans le noir. C'est juste fantastique, de se perdre dans le monde des films. »

David Lynch



- 2005 : *Inland Empire* (date de sortie en France : février 2007)
- 2001 : *Mulholland drive*
- 1998 : *The Straight Story*
- 1997 : *Lost highway*
- 1995 : *Lumière et compagnie* (film collectif)
- 1991 : *Twin Peaks*
- 1990 : *Sailor et Lula*
- 1990 : *Mystères à Twin Peaks* (série TV)
- 1986 : *Blue velvet*
- 1984 : *Dune*
- 1980 : *Elephant man*
- 1976 : *Eraserhead*
(1970 : *The grandmother*)

LES FILMS CULTES

Eraserhead (1976)



Eraserhead est surtout caractérisé par une conception déroutante de la narration et une vision plutôt insolite de la fiction (un radiateur devient un objet de fascination, et ouvre sur un monde parallèle où vit une femme au visage étrange). Dans ce long métrage, un bébé monstrueux, dont la vision autant que les cris demeurent insoutenables, est pris en charge par un homme d'apparence énigmatique qui semble être manifestement son père : Il est interprété par Jack Nance. Mort le 30 décembre 1996, après une dernière apparition dans *Lost Highway*, dans le rôle d'un mécanicien passionné de free jazz, cet acteur est une figure emblématique des films de David Lynch. Il ne s'agit pas ici d'élucider le mystère (qui est omniprésent), ni même de jouer avec la peur du spectateur, comme dans un film d'horreur classique, mais de s'enfoncer toujours plus loin, dans l'inconnu. La perte des référents est l'épreuve, subtile mais radicale, que nous impose Lynch : cerveau torturé ou souffrance d'un corps écorché vif, cauchemar intérieur ou atrocité physique, *Eraserhead* joue continuellement avec la confusion et les paradoxes.

Dans un univers glauque au milieu de divers terrains vagues, un homme, Henry Spencer, les cheveux dressés, le regard illuminé rentre chez lui et entame une simple conversation avec "la belle fille de l'autre côté du couloir". Puis il va dîner chez les parents de son amie Mary X, où il apprend que celle-ci, enceinte de lui, vient de donner naissance à un étrange bébé prématuré.

Mary s'installe chez lui, mais prend très vite la fuite. Le bébé, immonde créature à tête de lapin écorché (David Lynch refuse de révéler le "secret" de sa véritable nature) ne cesse de couiner, puis finit par tomber malade. Henry passe son temps à contempler la dame dans le radiateur, puis tombe sous le charme de sa voisine. Il rêve que sa tête, tombée dans la rue, est récupérée par un ouvrier qui fabrique de la gomme à effacer avec son cerveau. Excédé Henry démaillote le bébé et, vraisemblablement le tue, invitant alors le spectateur à pénétrer dans une dimension sensorielle complètement délirante...

A la fois film expérimental et fantastique, évoquant le burlesque parfois, le surréalisme par le délire onirique, Fritz Lang par les décors souterrains, *Eraserhead* plonge le spectateur dans une atmosphère sensiblement dérangeante. David Lynch le définit lui-même comme "un rêve de choses sombres et troublantes".

L'univers gris et figé où se déplace Henry (sa chambre, la maison des X qui apparaît dans des plans aux cadrages déformants, rigide comme des photos) est constamment perturbé par de soudains bouillonnements, de brèves irruptions de vie ...

La bande sonore est obsédante, ne laissant jamais place au silence, offrant peu de paroles, mais toute une gamme de sons très sophistiqués, où les éléments (eau, vent) se mêlent à un environnement sonore contemporain constitué de sons industriels amplifiés.

Elephant Man (1980)

Interprètes : John Hurt (John Merrick), Anthony Hopkins (Dr Frederick Treves), Anne Bancroft (Madge Kendal) .

Elephant Man est fidèle à l'esprit et l'esthétique des films de monstres apparus à la fin des années 20 comme *Freaks* la monstrueuse parade (1932) de Tod Browning dont l'univers a profondément influencé l'œuvre de David Lynch.



Le spectateur est plongé dans l'univers de la fin du XIX^{ème} siècle (Jack l'éventreur, Sherlock Holmes, la reine Victoria..) par une mise en scène spectaculaire.

Londres, 1884. Le chirurgien Frederick Treves découvre dans une baraque foraine un jeune homme, John Merrick, hideusement déformé par une étrange maladie, la neurofibromatose. Atteint d'«éléphantisme», une difformité spectaculaire du visage, il est l'attraction d'un cirque situé au cœur de la ville.

Touchait par le sort de cette attraction de foire, et intéressé par cette malformation, le docteur décide d'acheter Merrick à son geôlier. Il le prend alors au London Hospital pour l'examiner et s'aperçoit que le "monstre" cache une sensibilité et une intelligence surprenantes. Tout le monde s'intéresse à lui mais les forains dont il constituait une source de revenu le kidnappent pour l'emmener sur le continent.

John ne reviendra en Angleterre que pour mourir...

Fable humaniste, *Elephant man* nous pose des questions très pertinentes :Quelle cruauté, quelle perversion a pu conduire des générations de soi-disant humains à se distraire des souffrances de leurs semblables ? les sentiments des voyeurs du XIX^e étaient-ils si différents des nôtres ? Nous, spectateurs modernes, regardons une simple fiction, certes ; mais ce désir de voir le visage de John Merrick, cette curiosité si malsaine nous gagne petit à petit au fil de l'histoire...et David Lynch joue ainsi en toute ambiguïté avec les sentiments du spectateur,

par l'intermédiaire d'un véritable miroir sur nous même et notre conscience : de ce regard sans pitié sur notre naturelle méchanceté naît finalement la beauté et la splendeur du film. La force du personnage de John Merick réside dans sa capacité exceptionnelle à s'élever au-dessus de la pire des malédictions qui puisse frapper un homme : celle de ne pas être reconnu comme un être humain.

« Je ne suis pas un animal ! je suis un être humain ! Je suis...un homme ! »

John Merrick

Quelques anecdotes à propos du film , recueillis dans des magazines spécialisés

*L'homme éléphant dont l'histoire tragique inspira le film, n'a jamais reçu de sépulture. L'hôpital de Whitechapel conserve ses restes depuis cent douze ans...L'artiste Michael Jackson proposa même une fortune pour ajouter le corps de Merrick à sa collection de curiosités, mais sa demande n'a pas été prise en considération.

*Le personnage du film a réellement existé ainsi que tous les autres d'ailleurs : le long-métrage de David Lynch est une reproduction assez fidèle de la vraie vie d'*Elephant Man*. Le maquillage de John Hurt a été fabriqué à partir du vrai visage de John Merrick : des moules en plâtre de son corps ont été en effet élaborés après sa mort. L'équipe de tournage a d'ailleurs du retarder son calendrier à cause d'une création non conforme de David Lynch pour recouvrir le visage de John Hurt : le cinéaste fut très angoissé de cet incident à tel point qu'il craignait même d'être viré !

*La maladie de John Merrick n'a pu être diagnostiquée de son vivant. Des études approfondies de son squelette ont divisés certains chercheurs entre le syndrome Proteus , une affection rarissime ou une neurofibromatose, un mal affectant les os et la peau, mais aucun des deux diagnostics n'a pu être vérifié.

Twin peaks (1991)

Interprètes : Sheryl Lee (Laura Palmer), Kyle MacLachlan (Dale Cooper), Moira Kelly (Donna Hayward) , Chris Isaak (Chester Desmond), David Lynch (Gordon Cole), David Bowie (Philipp Jeffries), Kiefer Sutherland (Sam Stanley)

A Deer Meadow , petite ville du nord des Etats-Unis, le cadavre d'une jeune fille de 17 ans , Teresa Banks , est retrouvé dans la rivière. Gordon Cole, du FBI, envoie sur place les agents Chester Desmond et Sam Stanley. Ces derniers, menant une enquête minutieuse, s'intéressent aux lieux fréquentés par la victime et, en particulier, au terrain de camping tenu par Carl Rodd. Dans le même temps, l'agent Dale Cooper a des visions prophétiques lui laissant penser qu'un drame similaire devrait se produire dans la même région. Un an après ce drame, Laura Palmer, étudiante rangée le jour et débauchée la nuit, a du mal à assumer sa double vie et devient la proie d'hallucinations et de cauchemars dans lesquels un certain Bob vient la violer...

Scène clé où Donna questionne Laura: "Si on te jetait dans le vide, crois-tu que tu irais de plus en plus lentement ou de plus en plus vite?". Laura répond: "de plus en plus vite, à tel point qu'à un moment, je prendrai feu et que les anges ne pourront plus me voir". Ce discours est filmé en plongé, par un David Lynch scrutant les deux jeunes filles allongées sur le sofa.

Message essentiel: Informations partielles, puzzle à reconstituer, signes à déchiffrer, communication entre le monde du réel et celui du fantasme, Twin Peaks s'installe d'emblée sur le mode du signe caché et de la révélation parcellaire. Vouloir reconstituer l'ensemble du puzzle est vain, c'est le puzzle lui-même qui rend compte d'un monde fragmenté, d'un monde d'après la chute, celui où l'évidence s'est enfuie, où les anges ne protègent plus les enfants, victime de leur père censé les protéger. Comme l'indiquera plus tard la disparition de l'ange sur le tableau de la chambre de jeune fille de Laura, il faut se rendre compte que l'innocence s'est enfuit du monde.

Lynch a prolongé le titre de la série Twin Peaks par "Fire walk with me", sous titre étrange à peine mentionné en français et jamais traduit. L'absence de "s" à walk indique en effet un impératif et oblige à penser le titre comme une phrase binaire : "Twin Peaks, Feu marche avec moi !" On trouve là l'opposition entre le monde apparent d'une petite bourgade tranquille, Twin Peaks et le monde originaire du feu, du démoniaque et des pulsions d'anéantissement (drogue, inceste) qui fait de ce film un chef d'œuvre du naturalisme au sens où l'entend Gilles Deleuze.

Sous l'innocente jeune fille, une débauchée ; sous le bon père de famille un père incestueux ; sous le tableau gentiment protecteur, un tableau qui ouvre une porte vers la vérité ; sous l'apparente aisance des jeunes filles prostituées, un besoin de protection et un appel aux anges ; sous le rêve du grand amour impossible, la prostitution. Le cinéaste travaille principalement deux sentiments tout aussi primaires l'un que l'autre ; l'innocence et la débauche. Mais, à Twin Peaks l'innocence est un rêve depuis longtemps enfoui alors que la débauche ne demande qu'à ressurgir chaque nuit. Laura Palmer, exclue de l'innocence, tombe comme une bûche enflammée dans l'espace sidéral. Entre ces deux mondes, celui du réel et celui des pulsions, Lynch installe des espaces de transition que l'on franchit en soulevant les rideaux de velours rouges du théâtre de l'imaginaire ou le velour bleu des grains de la télévision (image du générique) des fils téléphoniques (apparition et disparition de Jeffrey).

Loin de vouloir réconcilier monde dérivé et monde réel, Lynch s'arrange très bien de cette tragique irréconciliation. Il en fait le jeu de son cinéma à énigme qui domine dans ce film avec la fameuse scène sur l'aéroport privé de Portland où Gordon (Lynch himself) présente Lil, la fille de la sœur de sa mère, qui interprète un étrange ballait. Plus tard Chester Desmond se livrera à une interprétation de ces gestes :

- *Lil faisait la tête, elle avait la mine renfrognée : problèmes avec les autorités locales, elles feront mauvais accueil au FBI*
- *Des yeux qui clignent : des ennuis en haut lieu. Les yeux de l'autorité locale, le shérif et son adjoint à mon avis.*
- *Elle avait une main dans sa poche : ils cachent quelque chose*
- *Et l'autre main formait un poing : ils vont être agressifs*
- *Lil faisait du sur place : il y aura des recherches en profondeur*

- *Cole a dit que Lil était la fille de la sœur de sa mère. Que manque-t-il dans la phrase? L'Oncle. L'oncle du shérif doit être en prison.*
- *La robe était retouchée d'un fil d'une autre couleur là où elle a été reprise. La retouche est notre code pour la drogue.*
- *Une rose bleue était épinglée*

La rose bleue, dont l'explication reste en suspend est symbolique des nombreuses zones de mystères que quelqu'un, un jour, peut être éclaircir : la mystérieuse chambre rouge que l'on voit lorsque disparaît Chester Desmond. Dans une chambre rouge, un nain, les Chalfont et des barbus marmonnent au sujet d'une table en formica, de l'électricité et d'une bague, anneau par lequel le rêve épouse le réel.

Lost highway (1997)

Interprètes : Bill Pullman, Patricia Arquette, Balthazar Getty, Robert Blake, Robert Loggia, Richard Pryor.

Fred et Renée Madison coulent des jours heureux. Pourtant, un jour ils reçoivent une étrange cassette vidéo dans laquelle ils découvrent des vues de leur maison, de leur salon, de leur lit...leur vie rangée commence alors à basculer dans une dimension sombre et torturée ...un matin, Fred découvre sa femme ..morte

Le titre est simple : "Lost Highway" est une autoroute perdue, représentation symbolique de l'esprit torturé de Fred Madison. David Lynch a pris un malin plaisir à en retirer d'ailleurs tous les panneaux de signalisation, afin que le film soit le fidèle reflet de ses tourments : sinueux, ténébreux, énigmatique, accompagné d'une bande originale captivante. Tout, que ce soient les personnages, les décors, les événements et jusqu'aux plus petits détails (par exemple la couleur d'un vernis à ongle), s'y répète d'une façon fascinante et angoissante. Chaque élément en double interroge et déstabilise alors le spectateur...



Ce film que beaucoup s'accordent à considérer comme l'œuvre la plus aboutie de son auteur d'un point de vue esthétique (sans d'ailleurs forcément l'apprécier), est à la fois émotionnel, sensuel, abstrait et navigue entre deux genres cinématographiques : le fantastique et le policier. Il engendre ainsi un mélange d'admiration et de rejet, car le spectateur est confronté à un univers complexe sans le moindre surlignage explicatif (en somme, Lynch revient à ses propres racines artistiques : *Eraserhead*). *Lost Highway* fut rapidement retiré de l'affiche, et demeure à ce jour l'un des échecs commerciaux les plus cuisants de son auteur (deux ans plus tard, il réalisa *The Straight Story*, une façon de prouver qu'il était capable de fournir un récit classique populaire, rempli d'émotions simples).

Les admirateurs de Clive Barker auront également vite deviner la véritable nature de l'homme mystérieux, qui ne fait qu'exhausser les vœux de Fred Madison à la façon d'un **Pinhead** (*Hellraiser*) ou d'un **Candyman** (les points communs entre Clive Barker et David Lynch peuvent être ainsi assez suprenants).

Lost Highway est une histoire d'obsession, celle que peut ressentir un homme à l'égard d'une femme (impossible de ne pas penser à Alfred Hitchcock et à Brian de Palma). "Tu ne m'auras jamais", révèle Alice Wakefield (wake-field qui signifie le champ de l'éveil) à l'oreille de Pete Dayton après lui avoir fait l'amour. C'est un sujet éternel qu'on retrouve très souvent dans le domaine de la littérature.

Pour le reste, la sensibilité, la séduction sulfureuse et glacée des personnages (Patricia Arquette, Bill Pullman, Balthazar Getty et Natasha Gregson Wagner tiennent certainement là le meilleur rôle de leur carrière), allié à un certain goût pour la résolution des énigmes ou des puzzles (encore un point commun avec Barker !), et ça y est, vous êtes pris au piège : pour le meilleur et pour le pire, vous voilà aspiré(e) par une route perdue aux confins de l'étrange , celle de *Lost Highway*...

Tout l'art de Lynch, est bien de délivrer l'Amérique de son puritanisme, de ses soap-opéras, de ses perversions cachées, ses complots, c'est-à-dire de la faire sortir de ses habitudes. D'un autre côté, Lynch cherche également un contact hyper-sensoriel avec son spectateur, il travaille à le mettre dans un certain état de réceptivité profonde, lui faisant simultanément

perdre pied et trouver une nouvelle relation avec des détails émotionnels subtils, qui s'apparentent bien sûr à ceux qu'il est possible d'atteindre par l'intermédiaire d'une drogue.

Si David Lynch est un artiste bizarre, il est aussi un homme très banal, qui a été par exemple deux fois divorcé. Tout comme Fred Madison, il a tendance à se souvenir des choses d'une façon toute personnelle, pas forcément fidèle à l'objectivité des faits. Et vous ?

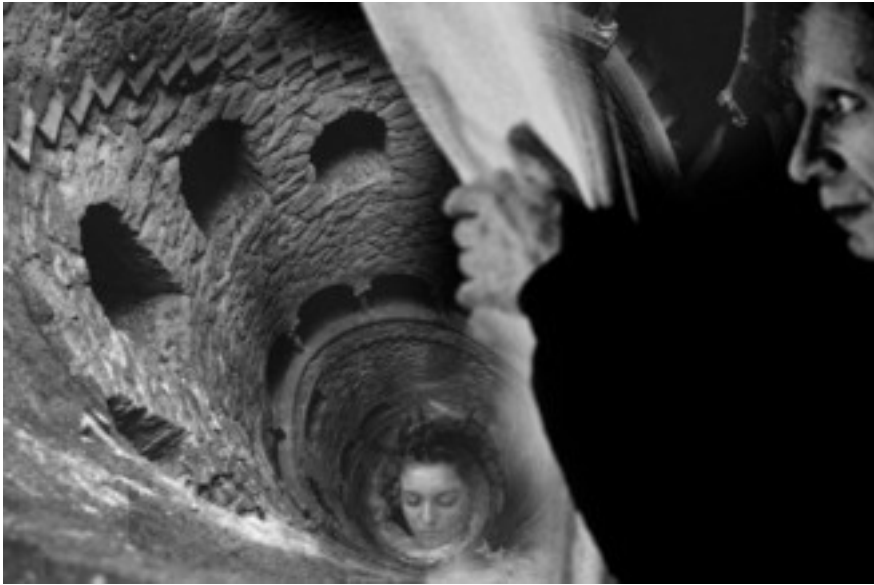
N'avez-vous jamais été trahi au point de ne pas pouvoir le supporter ? N'avez-vous jamais tenté de vous cacher la vérité ? N'avez-vous jamais eu le sentiment, malgré tous vos efforts, que les éléments les plus perturbants de votre vie ne cessaient, sous une forme perverse, de se répéter ? Si la réponse est non, vous pouvez considérer comme une chance de ne pas comprendre *Lost Highway*, si par contre la réponse est oui c'est dans cet état d'esprit qu'il faut regarder ce film.

*Une petite anecdote autour du film :

Lorsque le groupe Rammstein enregistre le clip « seeman », Il demande au réalisateur David Lynch de le produire mais ne reçoit pas de réponse. Les membres du groupe choisissent donc Lazlo Kadar pour le faire. Lynch mentionna dans une interview pour le magazine français « positif » que le groupe avait pour habitude d'envoyer des cds au réalisateur mais qu'il n'avait jamais le temps de s'y intéresser . C'est sur les chemins sinueux et poussiéreux de la vallée de la mort (death valley), lors du tournage de certaines séquences du film, que David Lynch décide d'insérer le dernier album du groupe dans sa stéréo. Complètement séduit par la musique d'Herzeleid, le réalisateur décide de mettre les titres « rammstein » et « heirate mich » dans la BO de Lost highway. C'est le tremplin de la célébrité ! Dès lors, leur second album, Sehnsucht sorti en août 1997, aura une diffusion mondiale et le groupe décide d'organiser des tournées aux Etats-Unis et en Europe.

3. Une dimension cryptée

« Lorsque vous êtes à la recherche de quelque chose et que vous vous apercevez que les gens autour de vous agissent de manière inhabituelle, vous commencez à vous inquiéter »



Des portes et des couloirs

Cette caméra qui traverse un no man's land pour aller au-delà des apparences est une figure récurrente du cinéma de Lynch. La porte qui ouvre ce lieu de transition informe peut être une partie du corps. Dans le cauchemar de John Merrick, celui-ci s'imagine transporté dans un monde infernal par l'œil de son père éléphant et dans *Blue Velvet* la caméra passe par l'oreille, rêvée en gros plan, lorsque Jeffrey décide de mener lui-même l'enquête. Depuis *Twin Peaks*, Lynch utilise aussi les couloirs. C'est par un tableau accroché au mur et figurant un couloir que Laura Palmer s'échappait dans le monde du rêve. C'est en s'immergeant puis en ressortant du couloir menant du salon à la chambre que Fred se transforme en assassin. De même, dans *Mulholland Drive*, les couloirs de la maison de la tante de Betty sont filmés avec une étrange insistance. Il semble dorénavant que le sol même s'ouvre et se dérobe devant les pieds des héros qu'il s'agisse du plancher de la prison pour Fred Madison ou du fond de la boîte bleue pour Rita-Camilla.

Des téléphones aux deux bouts de la ligne

Lynch utilise aussi beaucoup les récepteurs téléphoniques ou de télévision pour suggérer ce no man's land empêchant la connexion directe entre deux lieux. C'est le responsable de la CIA (Lynch lui-même) parlant toujours trop fort au début de *Twin Peaks* ou Jeffries s'échappant par les fils téléphoniques. C'est Fred Madison appelant chez lui sans trouver sa femme d'abord et n'y trouvant que l'homme mystère ensuite. Ce sont les téléphones, supposés être ceux des mafieux commanditant le crime dans la première partie de *Mulholland Drive* et qui se révéleront être ceux des décors du film ou celui de Betty.

La division des lieux

Un monde séparé en deux espaces non raccordés, voilà bien la structure du monde lynchien dont la structure même de *Lost Highway* et de *Mulholland Drive* rend parfaitement compte. Ils sont, en ce sens, un aboutissement après les histoires enchevêtrées mais finalement en un seul bloc narratif de *Blue velvet* et *Twin Peaks*.

Si le monde est séparé en deux espaces, la salle de spectacle est le lieu privilégié où ils peuvent être réunis : le Bang-Bang Bar dans *Twin Peaks*, le Slow Club dans *Blue Velvet*, Le Luna Lounge dans *Lost Highway* et le Silencio dans *Mulholland Drive*. L'art est ainsi le lieu de connaissance et d'initiation privilégiée, là où l'on peut percevoir les deux faces du monde.

Le rêve comme vraie dimension du monde, une route qui n'en finit pas...

Comment agit un rêve ? Très vite, la caméra plonge littéralement dans le sommeil des personnages. Avant d'enclencher les décodeurs, il faut tout de même noter que le rêve n'est qu'une forme parmi d'autres de détachement de la perception. Une route tortueuse, mystérieuse et légendaire traversant toute la vallée d'Hollywood, tel est le cadre de *Mulholland drive*. Encore une fois, Lynch sublime ses obsessions et nous plonge, entre conscience et inconscience, dans un univers des plus inquiétants. La clé du film se cache peut-être dans la salle de théâtre où il nous est dit à travers le comédien que tout n'est qu'illusion. La chanteuse en play-back confirme aussi qu'on ne peut faire confiance à ce qui nous est montré. Il faut se rappeler qu'au tout début Rita a un accident. Plutôt qu'être amnésique (ce qu'elle croit) sa mémoire est en fait chamboulée. Ce que l'on voit après l'accident correspond à ce que perçoit son esprit traumatisé par le choc. D'où le mélange des personnages comme Coco ou le cow-boy par exemple. C'est la petite boîte qui permet de passer de l'imaginaire de Rita à la réalité (récit énoncé par David Lynch).

Betty n'existe pas. Elle n'est que la projection de la Diane des débuts, lors de son arrivée à Los Angeles. Ceci se confirme par la présence des deux lilliputiens qui sortent de la boîte pour terrifier Diane. Ce sont les deux retraités qui arrivèrent dans le même avion que Betty. Ils symbolisent les rêves et l'innocence perdus de Diane, sursaut de conscience qui vient la hanter pour ses crimes. Rita est Camilla, ce qui explique qu'Adam cherche une nouvelle actrice. Le fait qu'il y ait une nouvelle Camilla (blonde) et que parfois Rita & Diane semblent être la même personne souligne le côté interchangeable, voire jetable des actrices à Hollywood. D'où Naomi Watts interprétant deux rôles et la similitude entre Betty & Rita lorsqu'elles portent une perruque blonde.

Le moment où Rita met la clé dans la boîte est une métaphore symbolisant le recouvrement de sa mémoire. Betty alors disparaît, ce qui permet alors à Lynch de prendre le dessus pour nous montrer ce qui s'est réellement passé. La plus grande bizarrerie du cinéma de Lynch comme dans *Une histoire vraie* réside, tout simplement, dans son principal objet : la route. La route est assurément l'élément clé de l'interprétation : forme à la fois précise et abstraite, elle crée une limite et désigne en même temps l'infini. C'est ce qu'exprime ce passage de Feuilles d'herbes, de Walt Whitman, choisi par Lynch pour éclairer *Une histoire vraie* : « Toi route où je m'engage de part et d'autre, Je crois que tu n'es pas tout ce qui est ici, Je crois que beaucoup de choses sont aussi ici. » Voir l'invisible, montrer ce qui nous échappe, c'est sur cette piste audacieuse que s'engage le cinéma de Lynch, ce qu'il exprime lui-même ainsi :

« Nous ne vivons pas l'ultime réalité : le réel reste caché durant toute la vie, nous ne le voyons pas. Nous le confondons avec toutes ces autres choses. La peur est fondée sur le fait que nous ne voyons pas l'ensemble. »

La musique , un élément fondamental

La musique, chez Lynch joue un rôle essentiel. la chanson Blue Velvet bien des années avant Lynch a d'ailleurs déjà été utilisée pour créer un univers cinématographique propice à l'évasion spirituelle. Dans *Lost Highway*, chaque morceau musical, du génial *I'm Deranged* de Bowie à *This magic Moment* de Lou Reed, en passant par le sublime *Insensatez* de Antonio Carlos Jobim, sans oublier toutes les interventions de Trent Raznor (déjà concepteur de la bande-son de *Natural Born Killers* d'Oliver Stone), fonctionne à la fois comme un commentaire associé à la vidéo et comme une intensification de l'action qui s'y déroule. Lynch, avec la complicité de Badalamenti, crée ainsi un véritable récit musical parallèle, avec ses envolées lyriques et ses atmosphères indéfinissables.

CONCLUSION :

Pour conclure ce dossier, laissons à David Lynch le soin de nous expliquer l'art de la réalisation et sa vision du cinéma :

« J'ai commencé à faire des films uniquement parce que la peinture ne me satisfaisait plus. Lorsque je regardais une toile, je voulais avoir plus que l'image, je voulais pouvoir ajouter le son, une atmosphère. J'ai donc décidé de m'intéresser au cinéma. S'il y a bien une chose que je ne suis pas, c'est un intellectuel, je fonctionne avec les sentiments et les émotions. Un film commence avec des idées. Et si vous restez fidèle à ces idées, elles finissent par résonner dans le subconscient des spectateurs. Pour moi une histoire bouge , évolue...D'abord parfaite, elle finit par se déchirer en petits fragments que je récupère et que j'assemble à nouveau, parfois dans le désordre...Le but du

Sortie Littéraire :

Après « *Le Masque de l'Archange* », Michaël MOSLONKA nous propose un nouveau voyage dans son univers avec « *L'Enfant du placard et la Méchante Sorcière de l'Est de la rue du Masque* ». Il puise dans son expérience d'éducateur pour offrir ce conte moderne teinté de fantastique et de fantasy.

Résumé :

En enfermant Elvis dans le placard, sa mère lui dit :
« Si tu cries, je m'en vais chercher la sorcière au bout de la rue ! »

Apeuré, le petit garçon décide pourtant d'affronter ses angoisses. Accompagné de compagnons bien singuliers (Lord rat-Baly un rat de bibliothèque très savant et Charly un chat noir pistolero qui a emprunté sa dégainé à Clint Eastwood), il ose sortir du placard pour aller à la rencontre de cette redoutable sorcière dont sa famille le menace si souvent.



Illustration de la couverture par Catsacha

Prix : 18 € 117 pages – Format : 14,7 sur 20,8

ISBN 10 : 2-916766-00-6 ISBN 13 – ISBN Dès janvier 2007 : 978-2-916766-00-3

Pour en savoir plus et comment le commander : <http://perso.orange.fr/EnfantDuPlacard/>

Ou chez votre libraire

Contacts

Auteurs :

ISobel d'Aerys : elfeisobel@orange.fr
<http://blog.orange.fr/web/jsp/blog.jsp?blogID=673>

Michel Berthelin : berthelin-michel@wanadoo.fr
<http://monsite.wanadoo.fr/m.b.creation/>

Michelle Lesuisse : mlesuisse2004@yahoo.fr

Morgane Laugery :

Nico Harby (ex Nicolas Cranne) : nicobally@gmail.com,
<http://cranne.free.fr>

Nymphe Dark : Nymphe.Von.Riegel@gmail.com
<http://nymphe.blogg.org>

Pénélope Labruyère : lamad@laposte.net
PerCeVal : d.barrier@tiscali.fr
<http://perceval.aliceblogs.fr/blog>

Raokshna : roxaneschneberger@yahoo.fr
Russalka: vilamar@free.fr
<http://vilamar.free.fr>

Sophie Goasguen : r.goasguen@tiscali.fr

Les Membres de Reflets d'Ombre :

Anakkyn (comité de lecture) : Anakkyn@aol.com

Christophe Girard (chroniqueur cinéma, comité de lecture) :

erronflyl@netcourrier.com

Hugues Perrin (graphisme, artwork) : perrinh@hotmail.fr

Sites :

SIR VLADHEIM, artiste indépendant : <http://vladheim.blog.com>

Son blog : <http://ororium.centerblog.net>

Le Sombre Héros (webmaster, comité de lecture) :

webmaster@litterature-fantastique.info

Sites :

Le Mariage du Ciel et de l'Enfer : <http://www.ciel-et-enfer.net>

La Danse de l'Ange Rebelle : <http://www.danse-ange-rebelle.net>

Et entre autres : <http://le.sombre.heros.free.fr>

Michaël Moslonka (rédacteur, comité de lecture) :

michaelmoslonka@litterature-fantastique.info

Sites :

Le Masque de l'Archange : <http://pageperso.aol.fr/miklaumd>

L'Enfant du Placard : <http://perso.orange.fr/EnfantDuPlacard>

PerCeVal (comité de lecture) : d.barrier@tiscali.fr

Sites :

Les textes de PerCeVal : <http://perceval.aliceblogs.fr/blog>

A l'Encre de notre Sang : <http://alencredenotresang.chez-alice.fr>

Virginia Schilli (comité de lecture, chroniqueuse) :

lestat.lioncourt6@caramail.fr

Site :

Virginia Schilli (son site officiel) : <http://thewreckageofmysoul.free.fr>

Virginie Langlais (comité de lecture) :

virinielanglais@yahoo.fr